MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE

ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 41 (2007), p. 59-95

Marie Favereau

Comment le sultan mamlouk s'adressait au khan de la Horde d'Or. Formulaire des lettres et règles d'usage d'après trois manuels de chancellerie (1262-v. 1430).

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724710489 *BCAI 38*
9782724710021 *Athribis VIII* Carolina Teotino
9782724710069 *Gebel el-Zeit III* Georges Castel
9782724709926 *Ouadi el-Jarf I* Pierre Tallet, Grégory Marouard, Damien Laisney
9782724710427 *Ermant III* Christophe Thiers
9782724710144 *Documentary Papyri from the Fouad Collection at the Institut Français d?Archéologie Orientale (P.Fouad II 90–100)* Mohamed Gaber Elmaghrabi
9782724710007 *Représentations et symbolique de la guerre et de la paix dans le monde arabe* Sylvie Denoix (éd.), Salam Diab-Duranton (éd.)
9782724710038 *Les textes de la pyramide de la reine Ânkhesenpépy II* Bernard Mathieu

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

MARIE FAVEREAU

Comment le sultan mamlouk s'adressait au khan de la Horde d'Or

Formulaire des lettres et règles d'usage d'après trois manuels de chancellerie (1262-v. 1430)

La diplomatique arabo-musulmane médiévale, à fortiori quand elle touche au monde turk, en est encore à ses balbutiements. La principale raison, au dire des spécialistes du *Dār al-islām*, tient dans le fait que nous avons conservé trop peu de traces manuscrites émanant des administrations islamiques. Le problème de la disparition d'une partie des sources de première main peut cependant être contourné par une analyse, plus systématique, des « sources secondaires ». Cette méthode s'avère particulièrement efficace pour les correspondances diplomatiques [1] sur lesquelles nous possédons des témoignages indirects d'une grande fiabilité. Cependant, beaucoup reste à faire, qu'il s'agisse de prospection dans les archives ou de « toilettage critique » de sources de seconde main. La première étape qui permettrait de relancer la recherche dans ce domaine serait de distinguer les règles épistolaires qui régissaient ces correspondances en se fondant sur un ensemble fiable de *mukātabāt* (lettres diplomatiques). Dans cet article, nous avons donc choisi de mettre en valeur un corpus qui, sans être inédit, demeure sous-utilisé. Bien que composé à partir de lettres recopiées, il est suffisamment fiable pour nous permettre de reconstituer non seulement une partie des correspondances entre souverains musulmans mais, surtout, le formulaire et les modèles dont se servaient les secrétaires de chancellerie pour rédiger le canevas de ces missives diplomatiques. Ce corpus est

Je tiens à remercier Frédéric Bauden et Naglaa Hamdi pour leurs relectures attentives et leurs judicieuses remarques.

1. La rédaction de ces lettres ne concerne qu'un aspect spécifique des règles régissant la production des documents officiels. Pour une diplomatique arabo-musulmane globale, il faudrait prendre en compte également tous les autres documents produits dans un cadre administratif (firmans, lettres adressées à des fonctionnaires ou à des collègues étrangers, etc.)

AnIsl 41 (2007), p. 59-95 Marie Favereau
Comment le sultan mamlouk s'adressait au khan de la Horde d'Or. Formulaire des lettres et règles d'usage d'après trois manuels de chancellerie (1262-v. 1430).
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

constitué des manuels de chancellerie de trois grands *kuttāb al-inšāʾ* du sultanat mamlouk [2] : *al-Taʿrīf fī al-muṣṭalaḥ al-šarīf* d'Ibn Faḍl Allāh al-ʿUmarī (m. 749/1349), *al-Taṯqīf fī al-taʿrīf* de Taqī al-dīn Ibn Nāẓir al-Ǧayš (m. 786/1384) et *Ṣubḥ al-aʿšā fī ṣināʿat al-inšāʾ* d'al-Qalqašandī (m. 821/1418).

Cette étude permettra d'aborder les questions de forme et de protocole qui régissent les « rapports écrits » entre les Mamlouks et les Gengis-Khanides de la Horde d'Or [3] et de mettre en lumière la manière, définie par des règles strictes, dont les sultans s'adressent aux khans. Notre objectif sera de déterminer si les Mamlouks se sont inspirés des règles de chancellerie *ǧočide*-s [4] et si l'on peut parler d'une inter-influence entre les pratiques épistolaires turkes, mongoles et arabes à cette période. Il nous faudra donc commencer par évoquer le contexte dans lequel est née l'entente entre le sultanat mamlouk et la Horde d'Or.

Nous ne proposons pas, pour autant, de faire une synthèse complète des relations diplomatiques qui lièrent ces deux États musulmans, une telle étude n'ayant jamais été entreprise, cela nécessiterait d'entrer dans des considérations bien trop vastes et nous éloignerait de notre propos initial. Un seul ouvrage, celui de Zakirov [5], a directement abordé la question des relations diplomatiques entre la Horde d'Or et le sultanat mamlouk [6], mais de nombreuses lacunes et l'utilisation d'un corpus restreint [7] ne lui permet pas d'appréhender le sujet dans son ampleur. Cela ne signifie pas pour autant que ce champ n'ait pas été investi par les chercheurs : la plupart des historiens ayant travaillé sur les relations mamloukes-ilkhanides [8] ont été amenés, de manière plus ou moins approfondie, à traiter cette question [9]. Ainsi, nous ne donnerons que les grandes lignes du contexte historique dans lequel a pris forme cette alliance et, pour plus de précisions quant aux enjeux qui sous-tendent les rapports Mamlouks-Ilkhanides-Horde d'Or, nous renvoyons le lecteur à la bibliographie scientifique, relativement abondante.

2. Pour une définition du *Dīwān al-inšāʾ* dans le sultanat mamlouk à la période circassienne et de la fonction des principaux *kuttāb* qui y travaillent, voir Martel-Thoumian, *Les civils et l'administration* (notamment p. 40-47 ; 133-141).

3. Pour une approche détaillée de l'histoire événementielle de la Horde d'Or, l'ouvrage le plus complet reste : Spuler, *Die Goldene Horde*.

4. De Ǧoči, fils aîné de Gengis Khan, considéré comme le fondateur de la Horde d'Or.

5. Zakirov, *Diplomatičeskie otnošenija Zolotoj Ordy*. Cet ouvrage, datant de 1966, vient d'être réédité. N'ayant pas eu accès à la réédition, nous ne pouvons préciser si elle est « à l'identique » ou mise à jour.

6. Excepté quelques ouvrages isolés comme Islamov, *Altyn Urda* et al-Ḥaǧǧī, *al-ʿAlaqāt bayna Dawlat al-Mamālīk wa-Dawlat Muġul al-Qifǧaq*.

7. En particulier, l'auteur demeure très dépendant de l'édition de V. Tizengauzen (Tizengauzen, *Sbornik* I et II) pour les sources arabes et persanes.

8. Les Ilkhanides s'opposèrent aux Mamlouks et aux khans de la Horde d'Or. Leur État, fondé par Hülegü, petit-fils de Gengis Khan, s'étendait sur les territoires correspondant à l'actuel Iran, l'Irak, une grande partie de la Turquie, le Caucase, le nord de l'Afghanistan et le Turkménistan (Spuler, « Īlkhāns »).

9. On consultera, notamment, les travaux de Reuven Amitai, David Ayalon, Charles Halperin, Donald P. Little et Judith Pfeiffer énumérés dans la base de données de l'université de Chicago : The Online Mamluk Secondary Bibliography (http://www.lib.uchicago.edu/e/su/mideast/mamluk/).

AnIsl 41 (2007), p. 59-95 Marie Favereau
Comment le sultan mamlouk s'adressait au khan de la Horde d'Or. Formulaire des lettres et règles d'usage d'après trois manuels de chancellerie (1262-v. 1430).
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

La Horde d'Or et le sultanat mamlouk : naissance d'une entente qui durera presque deux siècles

S'il n'est plus besoin aujourd'hui de présenter l'État mamlouk, la Horde d'Or est une formation étatique moins connue des spécialistes du monde musulman et nécessite une rapide présentation historique. Cet État, qui se constitua progressivement à partir des conquêtes occidentales de l'Empire mongol, doit sa formation au fils aîné de Gengis Khan, Ǧoči, dans les années 20 du XIIIe siècle[10]. Un siècle plus tard, il couvrira une grande partie des terres de l'actuelle Russie, du Kazakhstan, du Turkménistan, du Caucase, de l'Ukraine, de la Bulgarie danubienne et du Khwarezm, aujourd'hui en Ouzbékistan. Les souverains de la Horde et l'élite *ǧočide* s'imprégnèrent rapidement de culture turcique et se convertirent à l'islam sunnite, tout en conservant, vivante, la tradition mongole et nomade, dont le système de représentations est structuré par une forme d'animisme[11].

La politique étrangère de la Horde d'Or s'amorça réellement avec l'ouverture aux Mamlouks. Il semble même qu'il s'agisse de la première « association » entre un État gengis-khanide et un État non gengis-khanide. Plus que d'une seule alliance pérenne entre la Horde d'Or et le sultanat mamlouk, il faut parler de deux grandes périodes d'alliance : la première, contre les Ilkhanides, débute en 660/1261-1262 et se prolonge à travers des échanges de cordialité assez formels jusque dans la deuxième moitié du XIVe siècle[12]. La deuxième coïncide avec l'arrivée au pouvoir du khan Toqtamiš[13]. Celui-ci choisit de « réactualiser » les rapports diplomatiques avec le sultanat mamlouk en se fondant sur leur commune opposition à Tamerlan[14]. Cette alliance contre Tīmūr-i Lang ne va durer qu'une dizaine d'années, de 786/1384-1385 (première ambassade de Toqtamiš au sultan mamlouk) jusque vers 798-799/1395 (date de l'éviction politique de Toqtamiš). Par la suite, les échanges entre les deux États se feront de plus en plus sporadiques pour s'arrêter définitivement dans le courant du XVe siècle. Nous accorderons plus d'importance au contexte historique de la première alliance dans la mesure où elle suscita un volume conséquent d'échanges diplomatiques et où les règles de correspondance entre les deux États furent alors définies pour ne plus changer.

10. Ce ne sera qu'en 1552, lors de la prise de Kazan par Ivan IV, que les dernières forces *ǧočide*-s disparaîtront, définitivement « englouties » par les Russes.

11. Sur cette complexe interaction entre islamisation et persistance des anciennes traditions, voir DeWeese, *Islamization*.

12. La guerre entre Ilkhanides et Mamlouks s'achève officiellement en 1323 (les négociations avec les Mamlouks entreprises par l'Ilkhan Abū Saʿīd en 1320 aboutissent à un traité de paix en 1323 mettant ainsi fin à soixante ans de guerre) : Amitai, « The Resolution ». Le conflit entre la Horde d'Or et les Ilkhanides demeurera latent jusqu'à la fin de l'État ilkhanide (756/1355). En 759/1357-58, l'Azerbaïdjan sera, à nouveau, brièvement occupé par la Horde d'Or et, sous le règne de Toqtamiš, les raids reprendront dans les régions caucasiennes que les khans ne cesseront jamais de revendiquer.

13. Khan qui régna sur la Horde d'Or de 778/1376-1377 à 799/1396-1397. Sur ce règne tumultueux, voir DeWeese, « Toḳtāmish ».

14. Sur l'opposition entre Tamerlan ou Tīmūr-i Lang (771-807/1370-1405) et Toqtamiš, voir, entre autres : Charmoy, *Expédition de Timoûr-i-lènk* ; DeWeese, « Toḳtāmish » et Manz, *The Rise*.

AnIsl 41 (2007), p. 59-95 Marie Favereau
Comment le sultan mamlouk s'adressait au khan de la Horde d'Or. Formulaire des lettres et règles d'usage d'après trois manuels de chancellerie (1262-v. 1430).
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Si ces alliances se sont, à chaque fois, soudées autour d'une rivalité commune à l'encontre d'une tierce partie (les Ilkhanides, puis Tamerlan), les raisons qui poussèrent les Mamlouks et les *Ğočide*-s à se rapprocher dans les années 1260 n'en demeurent pas moins complexes et liées à de multiples facteurs. Il faut notamment prendre en compte le fait qu'il s'agit de l'œuvre de deux hommes : Baybars (658-676/1260-1277), sultan mamlouk, et Berke (655-665/1257-1267), khan de la Horde d'Or. Le premier est d'origine *kipčak*[15], d'où une certaine « connivence culturelle » entre les Mamlouks et une partie des élites *ğočide*-s, car, même si les khans ne sont pas des *Kipčak*-s[16], ce peuple nomade est considéré comme la force vive de la Horde d'Or. Le second, quatrième khan de la Horde d'Or, se déclare ouvertement musulman, ce qui le met théoriquement dans le même camp que le sultan mamlouk Baybars contre les « infidèles » Ilkhanides. Petit-fils de Gengis Khan, il est le premier souverain musulman de l'Empire mongol. Il est intéressant de noter que ce que l'on appelle la « conversion de Berke à l'islam[17] », n'est pas une conséquence de cette alliance mais, au dire des historiens mamlouks, le facteur déclenchant qui décida le sultan Baybars à entamer des relations diplomatiques avec la Horde d'Or. C'est, en tout cas, l'argument avancé dans la première missive mamlouke adressée au khan en 660/1261-1262. Dans cette lettre, qui parvint à Berke par l'intermédiaire de marchands *alān*-s[18], Baybars le féliciterait pour sa « conversion » à l'islam, et l'encouragerait à combattre Hülegü[19]. La prise de position religieuse de Berke semble, en effet, avoir eu grand retentissement. Ainsi, savoir à quelle date il se déclara ouvertement musulman n'est pas une question annexe. De même, on peut s'interroger sur le lien entre sa prise de position religieuse et son entrée en conflit avec Hülegü car, si l'on connaît, à peu près, la date d'ouverture des hostilités armées, il est plus difficile de déterminer avec précision à quand remonte l'inimitié profonde entre les deux souverains gengis-khanides.

Même si, selon certaines sources[20], la conversion de Berke aurait été inspirée par le *šayḫ* Sayf al-dīn Baḫarzī[21], disciple de Naǧm al-dīn Kubrā, à Bukhara, il est probable qu'il ait reçu, depuis sa plus tendre enfance, une éducation musulmane. Il ne faut d'ailleurs pas le considérer

15. Clans turcophones, chrétiens et musulmans, qui nomadisent dans une zone appelée le *Dašt-i Kipčak* (plaine de *Kipčak*), correspondant grosso modo à la Russie méridionale, au sud de la vallée de la Volga et à la région qui sépare la mer Noire de la mer Caspienne. À partir du XIIe siècle, ces populations sont nommées *Cuman* ou *Polovce* dans les sources non musulmanes ; ce qui correspond, probablement, à la fusion de confédérations tribales (*kipčak* et *cuman*) autrefois distinctes (Hazai, « Ḳipčaḳ » ; Vásáry, *Cumans*).

16. Ils deviendront eux-mêmes progressivement des « Turkish speakers with Mongol memories », selon l'excellente expression de R. Amitai (« The Resolution », p. 376).

17. Sur ce sujet, les trois études majeures sont : Richard, « La conversion de Berke » ; DeWeese, *The Kashf al-Khudâ*, p. 25-38, 97-101 (thèse de doctorat que nous n'avons malheureusement pas pu consulter) ; Vásáry, « History and Legend ».

18. Peuple de langue persane du Caucase nord et, plus anciennement, de l'est de la mer Caspienne. À l'époque de l'invasion mongole, ils sont majoritairement chrétiens de rite grec mais on trouve également une présence de groupes musulmans, notamment dans la Horde d'Or (Barthold, « Alān »).

19. Ibn ʿAbd al-Ẓāhir, *Rawḍ*, p. 88-89.

20. On en trouvera la liste dans Vásáry, *Cumans* (al-Ḏahabī, Ibn Faḍl Allāh al-ʿUmarī, al-ʿAynī, Al-Qalqašandī, Ğuzğānī et le *Šağarat-al-Atrāk* pour les plus importantes).

21. Quelques informations sur sa biographie dans Vásáry, *Cumans*, p. 242-243. La légende islamique

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

comme l'auteur d'un choix subversif et isolé : deux de ses frères auraient également été musulmans, ainsi que son épouse principale (Čiček Ḫātūn), ses émirs et leurs femmes. Jean Richard émet, à ce sujet, une hypothèse solidement argumentée : la mère de Berke (Sulṭān-Ḫātūn), fille du sultan du Khwarezm, aurait été musulmane et, de ce fait, Berke aurait été élevé dans un contexte musulman [22].

Il est donc préférable d'éviter le terme « conversion », qui signifierait que Berke a changé de religion, alors qu'il a probablement toujours été musulman. Enfin, il est utile de préciser que l'islamisation des régions volgaïques n'a pas débuté sous son règne. Ce n'est ni l'influence mamlouke, ni la volonté d'afficher une opposition avec les Ilkhanides qui a ouvert les populations de la Horde d'Or à la religion musulmane. Quand l'État se forme, l'islam est depuis longtemps implanté dans certaines régions qui deviendront les zones phares de la civilisation *ǧočide* : dans le Khwarezm depuis le VIIIe siècle [23] et dans la Bulgarie volgaïque [24] depuis au moins le début du Xe siècle [25]. Cela étant, le fait que Berke revendique officiellement son appartenance à la communauté musulmane [26] est l'amorce d'un véritable discours politique, d'une prise de position au sein de l'Empire mongol et sur la scène diplomatique [27]. En l'occurrence, les souverains de la Horde vont accepter de se tourner vers les Mamlouks et une alliance matrimoniale fera même du sultan Baybars le gendre du khan.

veut que Berke, poussé et inspiré par le *šayḫ* Baḫarzī, se soit emparé du pouvoir dans la Horde et ait, dans la foulée, combattu Hülegü. Il n'est pas impossible que ce *šayḫ* ait soutenu Berke dans sa course vers le pouvoir puisque c'était clairement dans l'intérêt de l'élite religieuse du *Mā warā' al-nahr* (Transoxiane) de voir un khan musulman à la tête de la Horde d'Or. En outre, d'après des traditions rapportées dans Ǧuzǧānī le pouvoir *ǧočide* en Transoxiane était très apprécié des musulmans (*ibid.*, p. 248-250).

22. Richard, « La conversion de Berke ». Les deux sources sur lesquelles il s'appuie sont extrêmement fiables : d'une part, l'histoire du sultan du Khwarezm Ǧalāl al-dīn Mankubirtī rédigée par Muḥammad al-Nasawī (al-Nasawī, *Sīrat al-sulṭān*, trad. Houdas, p. 70, 305) et, d'autre part, le *Muʿizz al-Ansāb* (*Muʿizz al-Ansāb*, fol. 17 : Sulṭān-Ḫātūn est appelée Ḫān-Sulṭān) qui présentent la femme de Ǧočī, mère de Batu et de Berke, comme musulmane.

23. La conquête arabe du Khwarezm fut effectuée en 93/712 par Qutayba b. Muslim al-Bāhilī. La région connut une islamisation progressive pour devenir, comme le Khorasan et la Transoxiane l'un des centres du savoir sunnite (Bosworth, « Khʷārazm »).

24. Le royaume des Bulgars qui se trouvait au nord de la vallée de la Volga correspond grosso modo au Tatarstan actuel.

25. Ibn Rusta, dans un ouvrage composé entre 290 et 300/903-913, signale que les Bulgars sont musulmans depuis déjà un certain temps (Ibn Rusteh, *Les Atours précieux*, p. 158-159). Les propos d'Ibn Faḍlān, qui fait allusion dans son récit de voyage à la conversion récente des Bulgars en 309-310/921-922, doivent ainsi être nuancés (Ibn Faḍlān, *Risāla*, p. 67-69).

26. Le *terminus ante quem* de cette déclaration officielle serait 1253 (Vásáry, *Cumans*, p. 236) et pourrait avoir un lien avec le *šayḫ* Baḫarzī et la ville de Bukhara, même si les sources sont tissées de récits légendaires (*ibid.*, p. 241-242). J. Richard montre que les deux versions ne sont pas incompatibles, Berke ayant pu à la fois recevoir une éducation islamique et se déclarer publiquement musulman sous l'influence du *šayḫ* Baḫarzī (Richard, « La conversion de Berke »).

27. Il faut toutefois préciser que l'implantation profonde de l'islam sur l'ensemble des terres de la Horde et au sein de la classe dirigeante *ǧočide* prendra encore plusieurs générations et demeurera fragile jusqu'au règne d'Uzbek ḫān (712-741/1312 ou 1313-1341).

AnIsl 41 (2007), p. 59-95 Marie Favereau
Comment le sultan mamlouk s'adressait au khan de la Horde d'Or. Formulaire des lettres et règles d'usage d'après trois manuels de chancellerie (1262-v. 1430).
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

La guerre entre *Ǧočide*-s et Ilkhanides ne débuta que trois ans après la prise de Bagdad[28]. On sait que Berke ne s'est pas opposé à cette invasion, ni à la destruction du califat abbasside : il soutenait encore le projet gengis-khanide de « conquête du monde[29] ». Ainsi, la revendication de son appartenance à l'islam ne va pas déterminer ses actes mais lui permettre de les justifier à posteriori et si nécessaire[30]. L'hypothèse du facteur religieux comme facteur déterminant dans l'entrée en conflit entre Berke et Hülegü doit ainsi être écartée.

Les véritables raisons de leur différent sont plutôt à chercher dans les querelles de préséance et d'autorité qui minent l'Empire mongol. D'une part, les difficultés que connut Berke pour accéder au trône jouèrent un rôle certain (a) et, d'autre part, le statut des nouvelles conquêtes et les conflits autour de l'élection du Grand-Khan contribuèrent de manière décisive à envenimer les relations entre les Gengis-Khanides (b).

a. Après la mort du khan Batu[31], en 1256, un conflit éclate entre les partisans de Berke et ceux de Tudā Mengü. Des personnalités influentes dans la Horde d'Or font alors appel à Hülegü. Selon les sources, il s'agit soit d'une femme dénommée Boraqšin, soit d'un groupe d'émirs de la Horde d'Or[32]. Cette Boraqšin, soutenant son fils (Tudā Mengü) ou son petit-fils (Ulaġčī), se serait fait assassiner par les supporters de Berke vers 1257-1258 après avoir pris contact avec Hülegü[33].

Cette version des faits fut contestée par B. Spuler et P. Pelliot[34], estimant que l'on ne pouvait se fier à ces récits mettant en scène une femme dont l'identité n'est pas clairement établie[35]. Cela étant, ils admettent qu'une dénommée Boraqšin joua un rôle certain dans les événements qui marquèrent l'accession au trône de Berke[36]. Les circonstances dans lesquelles il est arrivé au pouvoir furent clairement conflictuelles avec, d'une part, un pôle regroupant de manière confuse les partisans de Boraqšin, Ulaġči et Sartaq (groupe qui aurait obtenu le soutien du Grand-Khan Möngke et de Hülegü) et, d'autre part, Berke et ses partisans. L'inimitié entre ce dernier (musulman) et Sartaq (chrétien nestorien) est mise en avant, parfois de manière excessive, dans la majorité des sources. On rapporte même que Sartaq, qui meurt brutalement en 1256,

28. Jackson, « The Dissolution » p. 233-234.

29. Projet auquel il croira sans doute encore longtemps (cf. Ibn Wāṣil, in Tizengauzen, *Sbornik* I, p. 72 ; al-Yuninī, *Ḏayl* I, p. 535).

30. À ce sujet, voir les intéressantes remarques de R. Amitai (« The Resolution », p. 377) qui rappelle, dans le contexte du conflit ilkhanide-mamlouk, que le fait d'être musulman n'a jamais empêché les souverains de se combattre les uns les autres.

31. Fils de Ǧoči, khan de la Horde d'Or jusqu'à sa mort en 624/1227.

32. Version 1 : Ibn Ḫaldūn (*Kitāb al-ʿIbar* V, p. 534) et al-Nuwayrī (*Nihāyat al-Arab* XXVII, p. 359) qui tient probablement sa version (truffée d'erreurs généalogiques) de la chronique de Baybars al-Manṣūrī (à ce sujet, voir Amitai, « Al-Nuwayrī as a Historian of the Mongols », p. 31-33) ; version 2 : Ötemiš Ḥāǧǧī, ʿAbd al-Ġaffār Qïrïmï (Vásáry, *Cumans*, p. 244).

33. *Ibid.*, p. 243-244. Elle aurait envoyé une lettre à Hülegü dans laquelle elle lui offrirait le trône de la Horde d'Or (al-Nuwayrī, *Nihāyat al-Arab* XXVII, p. 359).

34. Spuler, *Die Goldene Horde*, p. 34 ; Pelliot, *Notes*, p. 39-44.

35. En effet, cette Boraqšin est présentée soit comme la femme de Togan, soit comme la femme de Sartaq, soit, le plus probable, comme la principale épouse de Batu (Vásáry, *Cumans*, p. 245, note 40).

36. C'est également le point de vue de Vásáry (*Cumans*, p. 245).

AnIsl 41 (2007), p. 59-95 Marie Favereau
Comment le sultan mamlouk s'adressait au khan de la Horde d'Or. Formulaire des lettres et règles d'usage d'après trois manuels de chancellerie (1262-v. 1430).
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

aurait été empoisonné par Berke après avoir été nommé khan par Möngke. Or, si Möngke a soutenu Sartaq contre Berke[37], il est probable que Hülegü, loyal envers le Grand-Khan, son frère, ait également soutenu l'adversaire de Berke. Dans cette éventualité, il est fort possible que la rupture entre Berke et Hülegü se produisit très tôt, probablement dès 1256, à la mort de Batu, soit avant l'arrivée sur le trône de Berke (1257) et avant la prise de Bagdad (1258). Il faudrait donc distinguer la « rupture » entre les *Ǧočide*-s et les partisans de Hülegü (qui daterait de 1256) et « la guerre » entre la Horde d'Or et les Ilkhanides (qui débute à l'hiver 1261-1262)[38].

b. Aux enjeux conflictuels nés de la succession au trône *ǧočide*, il faut ajouter, ceux, non moins complexes, de la succession à la tête de l'Empire mongol et de la préséance entre les Gengis-khanides. Nous ne nous étendrons pas sur les raisons multiples de la « dissolution de l'Empire mongol[39] » qui dépasse largement le propos de cette étude. En voici simplement les grandes lignes en rapport avec notre sujet.

Le flou qui entoure les questions de préséance, dont les règles ne furent pas clairement définies par Gengis Khan[40], est à l'origine de la majorité des conflits politiques au sein de l'Empire mongol et explique, d'une part, l'opposition entre *Ǧočide*-s et *Čaġatayide*-s[41] dans les régions du Khwarezm et de la Transoxiane et, d'autre part, les revendications *ǧočide*-s sur le Caucase qui aboutiront à l'entrée en guerre de la Horde d'Or contre les Ilkhanides. Ces revendications, qu'elles soient légitimes ou non, remontent à une époque ancienne, celle de Gengis Khan ou, au plus tard, celle de Möngke[42]. Ce dernier arrive sur le trône après la mort, en 1248, du Grand-Khan Güyük et grâce au soutien de Batu[43], deuxième khan de la Horde d'Or et *aġa* (aîné des Gengis-khanides). Il lance alors une violente campagne contre les *Čaġatayide*-s et les *Ögödeyide*-s qui n'avaient pas soutenu son accession au pouvoir et l'*ulus* de Čaġatay (correspondant grosso modo à la Transoxiane et au Turkestan occidental) passe temporairement entre les mains des *Ǧočide*-s. L'Empire mongol est alors divisé en deux grandes sphères d'influence : à l'est, le domaine de Möngke et à l'ouest, celui de Batu.

En 1253, Möngke envoie son frère Hülegü à l'Occident, vers de nouvelles conquêtes[44]. Dans cette expédition, il était accompagné de représentants d'autres lignages gengis-khanides

37. Jackson, « The Dissolution », p. 223-225.
38. Nous partageons sur ce point l'avis de P. Jackson (*ibid.*, p. 223-227) contre celui de B. Spuler (*Die Goldene Horde*, p. 34) et de P. Pelliot (*Notes*, p. 39-44) qui estiment que l'opposition entre Berke et Hülegü ne commença qu'une fois Berke arrivé sur le trône (1257) et après la prise de Bagdad (1258).
39. Selon l'expression de P. Jackson (« The Dissolution ») qui offre un bon aperçu de la bibliographie sur le sujet.
40. Trois modes de succession sont en compétition : l'ultimogéniture, la sénoricité et la raison du plus fort (*ibid.*, p. 193-195).
41. Ainsi nomme t-on les successeurs de Čaġatay, deuxième fils de Gengis Khan, qui fondèrent un État en Asie centrale dont le cœur était la Transoxiane (Barthold, « Čaghatay »).
42. Jackson, « The Dissolution », p. 208-212.
43. Güyük aurait été, selon la rumeur, empoisonné par Batu. Möngke devient officiellement Grand-Khan le 9 *rabīʿ* II 649 / 1 juillet 1251.
44. L'objectif aurait été, non la prise de Bagdad, mais la destruction de l'État chiite gouverné par le chef de la secte des *Ismāʿīlī Nizārī* (connus également sous le nom des Assassins). La célèbre forteresse d'Alamūt, sise sur un rocher au centre des montagnes d'Alburz

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

(notamment, des petits-fils et arrières petits-fils de Ǧoči). Il n'était, alors, pas question de fonder l'État ilkhanide [45].

Ce n'est qu'avec la prise de Bagdad, en 1258, que Hülegü et ses partisans commencèrent à circonscrire un territoire. Mais, ce faisant, ils prenaient pied dans une zone que les *Ǧočide*-s considéraient comme de leur ressort, menant ainsi à une rupture inéluctable avec ces derniers. Après la prise de Bagdad, Hülegü, ayant obtenu un décret du Grand-Khan lui conférant l'autorité suprême sur les nouvelles conquêtes, aurait fait éliminer les princes *ǧočide*-s qui s'opposaient à sa prise de pouvoir [46]. D'après P. Jackson, cet épisode, qui n'a pu se produire qu'après la mort de Möngke [47], est le véritable déclencheur de la guerre. Dans les sources mamloukes, de nombreuses raisons sont données pour expliciter le déclenchement du conflit : il serait né soit durant la campagne d'Iran (v. 1256) quand les *Ǧočide*-s voulurent lever un tribut sur la ville de Hérat, ce qui leur fut refusé par le nouveau *malik* soutenu par Hülegü, soit du fait que Berke tenta de sécuriser les taxes et butins qui lui revenaient en Iran, soit parce qu'à la mort de Möngke, Hülegü et Berke ne soutenaient pas le même candidat soit, enfin, parce que Hülegü fit assassiner trois envoyés ou lieutenants *ǧočide*-s de Berke [48]. Tous ces épisodes sont vraisemblables et compatibles entre eux. S'il semble plus logique de retenir le dernier comme facteur décisif, c'est en raison de la gravité de l'événement, l'assassinat de représentants du pouvoir gengis-khanide étant considéré comme une déclaration de guerre.

Hülegü se serait alors appuyé sur Qubilay qui lui était favorable dans la mesure où Berke était, à cette époque, le soutien de son principal adversaire (Arig̈-Böke). La guerre avec la Horde d'Or débutera dans la foulée, à l'hiver 1261/1262 [49].

Ainsi, l'enjeu majeur des combats n'est pas la religion (bien qu'elle ait pu y contribuer) mais l'appropriation par Hülegü de terres qui faisaient partie de la sphère d'influence *ǧočide*. Si l'aspect territorial du conflit est très net, il en cache un autre, plus profond, lié à la souveraineté et au statut des conquêtes. Dans cette affaire, il semble que les *Ǧočide*-s étaient dans leur droit. P. Jackson montre que, dans les années 1240, ils avaient la haute main sur l'Iran et les régions attenantes en direction de l'ouest [50]. On comprend donc que l'annexion de l'Iran et du Caucase par Hülegü fût vécue comme un acte d'usurpation ; d'autant qu'il était prévu, une fois la conquête accomplie, que celui-ci rentrerait vers Möngke [51]. Les souverains de la Horde

au nord-nord-est de Qazwīn, fut entre 483/1090 et 654/1256 le cœur de cet État dont les territoires étaient disséminés de la Syrie à l'Iran oriental. Voir Jackson, « The Dissolution », p. 224 et Lockhart, Hodgson, « Alamūt ». Plus généralement l'objectif de Möngke était d'étendre et de consolider les conquêtes, renforçant ainsi le pouvoir et la légitimité des Toluides.

45. Jackson, « The Dissolution », p. 221-222.

46. Pour un rappel des faits et des sources, voir Ayalon, « Yāsa/b », p. 174-176 ; Jackson, « The Dissolution », p. 232-233 et Amitai, *Mongols*, p. 78-86.

47. Même si les sources parlent de Möngke, ce décret pourrait plutôt émaner de Qubilay, Grand-Khan de 1259 à 1294 (Jackson, « The Dissolution », p. 234).

48. *Ibid.*, p. 222-223 ; 226-227.

49. D'après des sources arméniennes et mamloukes (*ibid.*, p. 233).

50. *Ibid.*, p. 212-219.

51. Voir Jackson (*ibid.*, p. 220-222) s'appuyant notamment sur une citation de Rašīd al-Dīn.

AnIsl 41 (2007), p. 59-95 Marie Favereau
Comment le sultan mamlouk s'adressait au khan de la Horde d'Or. Formulaire des lettres et règles d'usage d'après trois manuels de chancellerie (1262-v. 1430).
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

d'Or ont d'ailleurs toujours justifié leurs attaques contre les Ilkhanides en arguant que leur revenaient de droit les territoires du Caucase méridional, d'Arrān et d'Azerbaïdjan, lieux de résidence privilégiés des Ilkhans [52].

Entre janvier et juillet 1262 (660), la nouvelle de l'entrée en guerre des *Ğočide*-s contre les partisans de Hülegü parvint en Égypte. Cette information est vraisemblablement à l'origine de la première ambassade mamlouke vers la Horde d'Or [53].

En *ḏū l-ḥiǧǧa* 660/novembre 1262, Baybars obtient des précisions sur le conflit grâce à l'intermédiaire de troupes mongoles fugitives (*wāfidiyya*) qui formaient un contingent *ǧočide* en Iran. Comme elles étaient directement menacées par Hülegü, Berke leur aurait ordonné de le rejoindre ou, à défaut, de se rallier au sultan mamlouk qui apparaît donc déjà comme son allié [54]. Pour la première fois, un prince gengis-khanide (Berke) coopère avec un pouvoir indépendant (le sultanat mamlouk) contre d'autres Mongols (les partisans de Hülegü).

Le conflit armé entre la Horde d'Or et les Ilkhanides a ainsi débuté peu avant l'ouverture des relations diplomatiques avec le sultanat. Mais cette alliance, clairement voulue par les Mamlouks, était-elle aussi importante pour les khans de la Horde d'Or ? Si le maintien de relations conflictuelles entre *Ğočide*-s et Ilkhanides semble indispensable aux Mamlouks et leur entente avec la Horde d'Or primordiale [55], l'inverse est moins évident, la Horde n'ayant pas de raison vitale d'approfondir ses liens avec les Mamlouks (les Ilkhanides n'ont jamais menacé sérieusement la Horde d'Or). Quel était donc le fondement de cet accord *ǧočide*-mamlouk qui nécessita une réelle implication diplomatique de part et d'autre ? Peut-on imaginer, par exemple, une conscience et une volonté partagées de former un bloc turko-mongol ?

Remettons les événements dans leur contexte historique [56] : non seulement les deux États n'ont pas réussi à développer de stratégie commune contre les Ilkhanides mais, en outre, les Mamlouks n'ont pas interféré dans le conflit entre *Ğočide*-s et Ilkhanides. On peut déduire de la teneur des correspondances que les objectifs de cette alliance étaient :

1. S'assurer que le combat continuait contre leur ennemi commun, leurs démarches diplomatiques visant à isoler l'ennemi et à favoriser l'ouverture d'un second front ;

2. S'assurer que caravanes et marchandises continuaient de circuler et, en particulier, que rien n'entravait le déplacement et le commerce des esclaves-guerriers *kipčak*-s : ce qui nous renforce dans l'idée que le lien *kipčak* fut fondamental et tout aussi important que le lien musulman [57].

52. *Ibid.*, p. 208.

53. *Ibid.*, p. 237 ; Amitai, *Mongols*, p. 80-81. La prise de position religieuse de Berke, déjà connue de Baybars, n'est donc pas l'élément décisif qui le poussa à entamer des relations diplomatiques avec la Horde d'Or, même si, dans sa lettre, le sultan évoque longuement la foi musulmane du khan.

54. Amitai, *Mongols*, p. 81.

55. Il est clair que le conflit avec les khans de la Horde d'Or gêna considérablement les Ilkhanides dans leur volonté d'expansion en terres mamloukes. *Ibid.*, p. 86-87.

56. C'est D. Ayalon (*Yāsa* C1, p. 129-130), repris par R. Amitai (*Mongols*, p. 86-87, 90-91) qui insistera le premier sur ce point.

57. La traite des esclaves *kipčak*-s fut, évidemment, l'une des raisons d'être essentielle des relations Mamlouks-Horde d'Or. Sur ce point, voir la synthèse éclairante d'Ehrenkreutz, « Strategic Implications ».

AnIsl 41 (2007), p. 59-95 Marie Favereau
Comment le sultan mamlouk s'adressait au khan de la Horde d'Or. Formulaire des lettres et règles d'usage d'après trois manuels de chancellerie (1262-v. 1430).
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Les Mamlouks sont dépendants de leur approvisionnement en esclaves, indispensable à leur force armée. Or, à partir de 1243, les routes terrestres reliant le Caucase à la Syrie passent sous contrôle mongol et, dès les années 1260, les Ilkhanides acquièrent la possibilité d'empêcher l'approvisionnement humain de l'armée mamlouke pouvant ainsi provoquer leur défaillance militaire. Le renouvellement de l'élite mamlouke étant également mis en danger, il leur fallait trouver rapidement d'autres voies pour transiter les esclaves et éviter un embargo ilkhanide. Ainsi, les Mamlouks seront extrêmement favorables au développement du commerce dans l'espace de la mer Noire où les comptoirs maritimes vénitiens et génois fleurissent à partir du XIIIe siècle. Ils multiplieront les accords avec Byzance et la Horde d'Or dans le but de protéger cette nouvelle voie commerciale. Traditionnellement, les caravanes qui transitaient par la zone pontique passaient par l'Asie mineure mais, suite à l'entrée en conflit des Ilkhanides avec le sultanat et la Horde d'Or, la nouvelle route qui fut adoptée pour convoyer les esclaves vers le sultanat mamlouk rejoignit la Crimée et l'Égypte *via* le Bosphore. Elle avait l'avantage à la fois d'isoler les Ilkhanides et de faire le lien entre la mer Noire et la Méditerranée [58]. On comprend l'intérêt que les Mamlouks portèrent alors à la Horde d'Or, leur alliée la plus précieuse dans le commerce des esclaves-guerriers *kipčak*-s, et dans quel but ils soutinrent les revendications *ǧočide*-s sur le Caucase.

Ainsi, leur entente se fonda moins sur des actes de guerre concertés que sur la nécessité, éprouvée par les deux parties, d'être informées, le plus vite possible et dans un esprit de sincérité ; d'où ces échanges permanents d'ambassades, de messages et de lettres dans un monde où les communications sont loin d'être évidentes [59]. On comprend également qu'il leur est indispensable, pour être à la hauteur des enjeux politiques, militaires et économiques de leur temps, d'établir et de respecter des règles épistolaires strictes dans un contexte de guerre où falsifications de documents et pratiques d'espionnage sont monnaie courante.

Enfin, si on ne peut parler d'une volonté partagée de former un bloc turko-mongol, rappelons néanmoins que cette alliance diplomatique est le fait de deux « dynasties » : celle des Batuides [60] et celle des Mamlouks Baḥrites. Leur entente repose sur de réelles accointances culturelles, même si elles sont difficiles à définir « matériellement ». L'étude formelle des lettres mamloukes adressées aux khans permettra de préciser si leurs échanges diplomatiques, même s'ils furent peu fructueux politiquement, influèrent d'une manière non négligeable sur les pratiques de chancellerie des deux États.

58. *Ibid.*, p. 335-345.

59. Le voyage de jonction entre les deux États est long et dangereux d'autant que les intermédiaires, en particulier les Byzantins, jouent souvent double jeu et ont les moyens d'empêcher les messages de parvenir à bon port (Ayalon, « The Great Yāsa », p. 129). Sur le rôle de l'Empire byzantin, voir notamment Amitai, *Mongols*, p. 91-94.

60. Ainsi appelle t-on la première dynastie de khans dominants dans la Horde d'Or, du nom de Batu, petit-fils de Gengis Khan. Cette dynastie se maintient au pouvoir des années 1220 aux années 1350.

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Trois manuels de chancellerie mamlouks

Nous avons tenté de déterminer la teneur de ces « règles épistolaires », qui sous-tendent toute la correspondance mamlouke-*ǧočide*, à travers un corpus de textes directement produit par des *kuttāb* du *Dīwān al-inšāʾ* mamlouk entre les années 1340 et 1410 [61]. Pour ce faire, nous avons choisi de ne pas prendre en compte les recueils de lettres à l'usage de la chancellerie [62] mais trois grands manuels d'*adāb al-inšāʾ* qui bénéficient d'éditions scientifiques : *al-Taʿrīf fī al-muṣṭalaḥ al-šarīf* d'Ibn Faḍl Allāh al-ʿUmarī, édité au Caire en 1312/1894-1895 [63] ; *al-Taṯqīf fī al-taʿrīf* de Taqī al-dīn Ibn Nāẓir al-Ǧayš, dont l'édition de référence est celle de Veselý publié à l'Ifao en 1987 et le *Ṣubḥ al-aʿšā fī ṣināʿat al-inšāʾ* d'al-Qalqašandī, édité au Caire entre 1918 et 1922 et réimprimée dans cette même ville entre 1963 et 1972 [64].

Ces ouvrages ont été rédigés par des secrétaires de chancellerie à l'intention de leurs jeunes collègues. On y trouve les règles à suivre pour la rédaction des actes de l'administration. Ces « règles d'usage » sont illustrées d'exemples tirés de manuels plus anciens ou de documents d'archive originaux encore à la disposition des auteurs et parfois même composés par leurs soins durant leur service. Ainsi, on pourrait en déduire qu'il s'agit de sources extrêmement fiables quant au contenu et à la forme des lettres diplomatiques qu'elles présentent. Mais les auteurs de ces manuels n'ont pas vocation d'historien, leur objectif est d'offrir au lecteur les codes diplomatiques les plus sûrs et les plus efficaces et, dans cet esprit, d'établir ce qu'il convient d'appeler « des modèles épistolaires ». De ce fait, ils ne donnent jamais le texte entier d'une missive, ils en retranchent notamment les informations à priori évidentes pour le lecteur ou déjà mentionnées dans un chapitre précédent, ainsi qu'une bonne part du *matn* : le corps du texte qui contient le récit ou l'exposé des motifs à l'origine du courrier. Leur intérêt porte, avant tout, sur la présentation matérielle et rhétorique de la lettre (le nombre de parties dont elle se compose, les formules d'usage, le papier, l'encre, le *qalam*…), non sur le fond du texte

61. Si ces sources ont été rédigées tardivement par rapport aux premiers temps des relations entre la Horde d'Or et le sultanat, elles sont néanmoins composées à partir de documents référant à cette période. Leurs auteurs dressent un état des lieux géographique et politique à la fois contemporain et antérieur à la période de leur rédaction.

62. Ce qu'on appelle les *munšaʾāt*, lesquels contiennent des documents *a priori* authentiques que les secrétaires ont puisés dans les archives et auxquels ils donnent une valeur de modèle, d'*exemplum*. Ils méritent un traitement à part et doivent être distingués des manuels de chancellerie. On citera, à titre d'exemple, le *Qahwat al-inšāʾ* d'Ibn Ḥiǧǧa, recueil de chancellerie de l'époque mamlouke (premier tiers du XVe siècle), que l'on pourra consulter dans l'édition récente de Veselý (2005).

63. Cette édition a été reprise pratiquement à l'identique par la *Dār al-kutub al-ʿilmiyya* de Beyrouth (1988) ; les parties concernant la correspondance avec la Horde d'Or y sont, en tout cas, rigoureusement les mêmes. L'édition la plus récente, à laquelle nous n'avons pas eu accès, est celle de Samir al-Droubi, *A Critical Edition of and Study on Ibn Faḍl Allāh's Manual of Secretaryship* (1992, Jordanie), en deux volumes, le premier contenant l'édition critique du texte et le second, en anglais, la bio-bibliographie de l'auteur et les notes.

64. Une autre édition existe, plus récente, celle de Beyrouth (1987). Pour une vision d'ensemble du contenu de cette oeuvre monumentale, on consultera : Björkman, *Staatskanzlei*.

AnIsl 41 (2007), p. 59-95 Marie Favereau
Comment le sultan mamlouk s'adressait au khan de la Horde d'Or. Formulaire des lettres et règles d'usage d'après trois manuels de chancellerie (1262-v. 1430).
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

et les événements relatés. Enfin, la grande majorité de ces manuels ne présente que des lettres produites par la chancellerie mamlouke et ne s'intéresse pas à la composition des missives reçues par le sultan[65] (contrairement aux *munša'āt* qui peuvent contenir à la fois les lettres envoyées et les lettres reçues).

Leur apport principal, dans le cas précis de l'histoire des relations entre les Mamlouks et la Horde d'Or, est de nous offrir un point de vue technique fort intéressant, très dégagé des contingences politiques et des discours idéologiques. Ils nous livrent un aperçu sur la manière dont la fine fleur de l'administration mamlouke concevait l'État de la Horde d'Or, un État allié de longue date mais relativement mal connu. En effet, si l'on suit la composition des chapitres, il apparaît clairement que les Ilkhanides passent avant les *Ǧočide*-s. Les lettres adressées aux khans de la Horde d'Or sont présentées comme partiellement identiques à celles envoyées aux descendants de Hülegü et le chapitre dévolu aux *Ǧočide*-s est toujours composé comme un complément du chapitre réservé aux Ilkhans. Ces derniers semblaient alors être considérés comme les souverains gengis-khanides (musulmans) de référence. Comment peut-on expliquer cette curieuse préséance vu les conflits profonds qui les opposèrent aux Mamlouks ?

En premier lieu, rappelons que ces manuels ont été composés après la conversion des Ilkhanides et que, même si leurs relations avec le sultanat sont demeurées conflictuelles, ils font alors partie du *Dār al-islām*[66]. En second lieu, cette étrangeté hiérarchique peut s'expliquer en vertu d'un principe littéraire de présentation du monde qui favorise les États les plus proches dans l'espace (la proximité géographique étant considéré comme une valeur en soi). Selon une optique arabo-centrée, voire même « égypto-centrée[67] », l'Irak, le Caucase et l'Iran sont des contrées moins lointaines que les steppes volgaïques.

Cela étant, quand on se fonde sur l'ensemble des sources de la période mamlouke, il apparaît que les auteurs arabophones se sont familiarisés plus vite et plus profondément avec les Ilkhanides, souverains mongols les mieux connus des *kuttāb* du *Dīwān al-inšā'*. L'état fragmentaire des sources ne nous permet pas de savoir si les Mamlouks eurent plus d'échanges de lettres et d'ambassades avec eux qu'avec la Horde d'Or[68]. Mais le fait d'être en rivalité a certainement motivé une curiosité réciproque, selon le fameux principe que « pour vaincre son

65. Seul al-Qalqašandī (*Ṣubḥ* VIII, p. 63-71) offre une brève partie sur les lettres des Gengis-Khanides adressées au sultan, laquelle est presque exclusivement consacrée aux Ilkhanides. Les quelques paragraphes sur la forme des missives provenant des souverains gengis-khanides convertis à l'islam concernent également la Horde d'Or mais ont été clairement établis d'après des modèles épistolaires Ilkhanides (al-Qalqašandī, *Ṣubḥ* VIII, p. 64-65 ; Tizengauzen, *Sbornik* I, p. 403, 415-416).

66. Ibn Faḍl Allah al-ʿUmarī, l'auteur du premier de ces trois manuels, est mort en 749/1349.

67. Rappelons que ces manuels débutent systématiquement par une partie géographique de laquelle semble découler la hiérarchie de tous les États musulmans qui n'ont pas le prestige d'avoir participé aux premiers temps de l'islam mais appartiennent, néanmoins, au *Dār al-islām*.

68. D'après les chroniques et les œuvres encyclopédiques de l'époque mamlouke, entre 1261/1262 et 1395, on dénombre plus de 70 échanges d'ambassade (donc de courriers) entre le sultanat et la Horde d'Or dont une quarantaine en provenance des *Ǧočide*-s et une trentaine en provenance des Mamlouks. La question de la régularité et du volume de ces échanges diplomatiques est un problème en soi que nous espérons traiter dans un prochain travail.

AnIsl 41 (2007), p. 59-95 Marie Favereau
Comment le sultan mamlouk s'adressait au khan de la Horde d'Or. Formulaire des lettres et règles d'usage d'après trois manuels de chancellerie (1262-v. 1430).
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

ennemi, il faut le connaître le mieux possible ». De ce fait, les sultans se sont plus intéressés aux Ilkhanides qu'aux *Ǧočide*-s de la Horde d'Or [69]. Enfin, il est un point important sur lequel il faut insister : si les sultans sont d'origine *kipčak*, ce n'est pas le cas des fonctionnaires de la chancellerie. Ainsi, probablement existait-il des accointances intimes entre les Mamlouks et les envoyés ou marchands en provenance des steppes, entre le sultan et le khan (les paroles de « frères » dans les lettres échangées résonnaient sans doute d'une certaine sincérité) mais les secrétaires du *Dīwān al-inšā'* et auteurs des manuels étaient, dans leur grande majorité, totalement étrangers à ce monde [70].

Cette hiérarchisation des pays et des dynasties se retrouvera, selon divers critères, dans tous les chapitres consacrés à un État qui entretient des relations avec le sultanat. Quant au classement qui apparaît dans le traitement des lettres, il dépend de la stature des personnages auxquels s'adressent le sultan ou le *kātib al-dīwān*, la correspondance ne se faisant pas exclusivement entre souverains mais également entre ministres, membres de la chancellerie ou hauts personnages de l'État. L'existence d'une telle correspondance, parallèle à celle des souverains, révèle d'intéressantes données sur l'administration interne de la Horde d'Or et du sultanat mamlouk, qui pourront, à l'occasion, nous permettre de compléter cette étude sur les règles épistolaires dans le cadre des échanges entre khans et sultans.

Par ailleurs, ces manuels permettent également de saisir ce que l'on pourrait appeler la « réalité de l'ambassade » : les missives étaient en effet systématiquement accompagnées de cadeaux et délivrées par de hauts dignitaires (souvent des religieux ou des proches du pouvoir) dont le rôle était loin d'être anodin. Ces « ambassadeurs » avant l'heure (ce sont souvent les mêmes qui reviennent) avaient la charge, outre la lourde responsabilité de mener à bon port lettre et présents, de délivrer un message oral venant compléter la missive écrite. Ainsi, le texte même des lettres n'était jamais complet et il ne peut, en aucun cas, être considéré comme contenant toutes les informations de l'échange diplomatique. Cela ne doit pas, pour autant, nous amener à minimiser l'importance du message écrit. Ce dernier, portant devises des souverains, sceaux et signatures officiels, était le garant majeur de l'authenticité de l'ambassade ; ce qui explique pourquoi expéditeurs et destinataires accordaient une telle attention à son aspect matériel. Cela permet également de mieux saisir l'objectif pratique des manuels de chancellerie en nous rendant la logique de leur composition interne.

69. J.M. Rogers parle même du « goût mongol » de l'élite mamlouke. Il insiste sur le fait que, malgré l'état de guerre, l'influence de l'art persan mongol demeura très profonde dans le sultanat mamlouk et alla même croissant. Il démontre également qu'il n'y a qu'une faible probabilité pour que ces influences mongoles viennent de la Horde d'Or (« Evidence for Mamlūk-Mongol Relations », p. 396-398).

70. Il s'agit de ne pas confondre les pratiques culturelles du peuple dont est issu le souverain mamlouk avec celles de l'élite intellectuelle et administrative arabe. Sur les origines des *kuttāb*, voir Martel-Thoumian, *Les civils et l'administration*, p. 123-132 ; sur les rapports entre les secrétaires et les Mamlouks (soldats et esclaves militaires), voir *ibid*, p. 165-171 ; sur la réalité de la présence turke dans le sultanat mamlouk, on consultera avec profit : Haarmann, « Arabic in Speech, Turkish in Lineage ».

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Les modèles épistolaires

Pour une plus grande clarté dans le traitement des données, nous avons séparé les éléments codicologiques et diplomatiques qui sont présentés en deux sections distinctes [71]. Cette dichotomie est évidemment artificielle et non induite par les auteurs des manuels. Les modèles épistolaires proposés dans ces ouvrages dépendent des sources à la disposition des secrétaires de chancellerie au moment de leur rédaction. Chaque auteur présente, en général, un modèle fait à partir d'une ou plusieurs copies [72]. Ibn Faḍl Allāh al-ʿUmarī propose un modèle de lettre sans préciser le nombre d'originaux qu'il a eu à sa disposition ; Ibn Nāẓir al-Ǧayš établit un modèle d'après trois lettres différentes dont l'une est tirée de ses compositions personnelles (la première à l'intention d'Uzbek ḫān, à l'époque du sultan al-Nāṣir Muḥammad b. Qalawūn, soit entre 712/1312-1313 et 741/1341 [73] ; la deuxième dans les années 750 [74], à l'intention du khan Ǧānī Bek [75] et la troisième, destinée au khan Muḥammad [76], dans la dernière décade de *rabīʿ* I de l'année 776, soit entre le 30 août et le 8 septembre 1374) et al-Qalqašandī, après avoir cité in extenso ses prédécesseurs [77], mentionne deux lettres, l'une (sans date) clairement issue de sa production personnelle et l'autre (datée de 812/1409-1410 [78]) rédigée alors qu'il était en fonction au *Dīwān al-inšāʾ* du Caire. Dans la mesure où chacun reprend la quasi-totalité des données livrées par ses prédécesseurs, il faut considérer toute variante comme un « ajout », une possibilité supplémentaire dans la rédaction ou dans la préparation et non comme une nouveauté remplaçant une ancienne pratique. Nous avons donc tenu à ce que ces variantes soient apparentes dans les tableaux (voir *infra*) sous forme d'alinéas indiqués par des traits d'union. On verra que toutes ces variantes suivent un modèle codicologique et diplomatique rigoureux et que le moindre écart à l'usage est justifié.

Aspect matériel des missives

Tableau A : Format du papier

Nous possédons des indications précises quant au format (*qaṭʿ*) de la feuille de papier utilisée pour écrire au khan de la Horde d'Or. En effet, il s'agissait d'une donnée importante – tant pour des raisons de prestige que de sécurité [79] – et, de ce fait, systématiquement mentionnée

71. Rappelons que seules les lettres des sultans mamlouks adressées aux khans sont prises en compte dans cette étude.
72. Dans le cas présent, les copies mentionnées renvoient uniquement aux lettres adressées aux khans de la Horde d'Or et non à celles rédigées à l'intention des Ilkhans également utilisées par les secrétaires pour établir ces modèles.
73. Ces dates correspondent au règne d'Uzbek. En 741/1341 Ibn Nāẓir al-Ǧayš n'était pas encore entré en fonction à la chancellerie du Caire. En revanche, les deux lettres suivantes ont été rédigées alors qu'il y travaillait. (Ibn Nāẓir al-Ǧayš, *al-Taṯqīf*, intro. Veselý, p. VIII-X.)
74. 750 et quelques (*sanat nayyif wa-ḫamsīn wa-sabʿimiʾa*) dans l'édition de Veselý (Ibn Nāẓir al-Ǧayš, *al-Taṯqīf*, p. 12), mais 756 exactement dans la version citée par al-Qalqašandī (*Ṣubḥ*, p. 295).
75. 743-759/1342-1357.
76. Muḥammad Pulāk ḫān (770-782/1368-1380).
77. Pour ne pas alourdir, nous avons retranché des colonnes réservées à al-Qalqašandī toutes les parties tirées des ouvrages d'Ibn Faḍl Allāh al-ʿUmarī et d'Ibn Nāẓir al-Ǧayš citées telles quelles.
78. Probablement à l'intention de Pūlād ḫān qui venait de monter sur le trône (il régna de 811/1407-1408 à 816/1412-1413).
79. Humbert, « Le manuscrit arabe », p. 68.

AnIsl 41 (2007), p. 59-95 Marie Favereau
Comment le sultan mamlouk s'adressait au khan de la Horde d'Or. Formulaire des lettres et règles d'usage d'après trois manuels de chancellerie (1262-v. 1430).
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

par le secrétaire de chancellerie. Dans le cadre diplomatique, une lettre est écrite non sur une feuille isolée mais sur plusieurs feuilles de taille égale (*waṣl*, pl. *awṣāl*[80]) collées entre elles dans le sens de la longueur et formant un *darǧ*, c'est-à-dire un *rotulus*[81]. En général, c'est le format de la feuille qui est donné (largeur et longueur) et non celui du rouleau dont la longueur varie en fonction de la taille du texte à rédiger. Le papier de chancellerie était ainsi défini et nommé par son format. G. Humbert, s'appuyant sur deux sources fondamentales pour la période mamlouke[82], rappelle que le format « varie selon le type d'acte ou de document et, surtout pour les correspondances officielles, en fonction du rang du destinataire : plus celui-ci est élevé, plus le format de la feuille est grand[83] ». Dans le cas présent, il est question, à une exception près, de feuilles de format « *baġdādī* complet », format le plus prestigieux, utilisé dans la correspondance entre souverains[84]. La feuille de papier *baġdādī* utilisée par la chancellerie mamlouke mesurait une coudée de largeur (soit 488 mm) et la longueur du *waṣl* était d'une coudée et demi[85].

On note cependant que, dans l'un des exemples donnés par Ibn Nāẓir al-Ǧayš, le papier utilisé pour écrire au khan n'est pas *baġdādī* et sa largeur ne mesure que trois doigts[86]. Or, si l'on se réfère au tableau de G. Humbert[87], le papier d'une largeur de trois doigts est le plus petit format utilisé par la chancellerie mamlouke. Il correspondrait à la largeur du papier du courrier par pigeon, un papier très fin également utilisé pour les dépêches[88]. Au lieu du papier le plus prestigieux, le secrétaire s'est donc servi du papier au format le plus réduit. Comment comprendre un tel écart à l'usage ? L'auteur précise que cette missive fut écrite en réponse à une lettre du khan et sur un modèle identique à celle-ci. Cela signifierait que, dans certaines circonstances, à la place du *baġdādī*[89], les secrétaires préféraient choisir, parmi les formats de papier à leur disposition[90], le plus proche de celui utilisé par l'expéditeur. Dans le cas présent, le choix du papier est clairement lié au « statut » de la missive (une lettre-réponse, envoyée par retour d'ambassade)

80. *Waṣl* peut aussi désigner la ligne laissée en blanc dans une lettre, c'est-à-dire l'interligne (Humbert, « Le manuscrit arabe », p. 71) et la jointure des feuilles.

81. Voir *ibid.*, p. 70 : « Le *darj* est un rouleau de papier à déroulement vertical résultant de l'assemblage de plusieurs *waṣl*-s de même largeur. »

82. Al-Qalqašandī (*Ṣubḥ*) et le manuscrit du *Dīwān al-inšā'*.

83. Humbert, « Le manuscrit arabe », p. 69 ; al-Qalqašandī, *Ṣubḥ* VI, p. 190-192.

84. Al-Qalqašandī, *Ṣubḥ*, p. 190.

85. Humbert, « Le manuscrit arabe », p. 75. La coudée est mesurée à partir de la coudée du tissu cairote (*ibid.*, p. 72). Seul le *manṣūrī* complet était plus grand que le *baġdādī* complet.

86. « Arrivèrent aux Nobles portes, en l'année 750 et quelques, une lettre de Ǧānī Bek b. Uzbek, l'un des descendants de Gengis Khan. On lui écrivit (en retour) une noble missive, identique à la lettre venue de chez lui, sur du papier non-*baġdādī*, de trois doigts exactement. » (*al-Taṭqīf*, p. 12-13).

87. Humbert, « Le manuscrit arabe », p. 73.

88. Al-Qalqašandī, *Ṣubḥ*, p. 192 (*al-qaṭʿ al-ṣaġīr*).

89. Le fait que l'auteur précise qu'il ne s'agit pas d'un format *baġdādī* montre que c'était bien le format usuel des transactions épistolaires entre le sultan et le khan. Cela est d'ailleurs confirmé par l'auteur du *Kitāb Dīwān al-inšā'* ; celui-ci signale une autre entorse à la règle : « la lettre qui fut écrite en l'an 832 à Mohammad-Khan, souverain du Khawarizm et du Descht-Kaptchak avait été, à défaut de papier de Bagdad, transcrite sur du papier Mansouri, qui avait deux doigts de moins que le papier parfait (*al-kāmil*). » (*Dīwān al-inšā'*, trad. Quatremère, p. CXXXVI).

90. Humbert (« Le manuscrit arabe », p. 72, 73) a répertorié, pour la chancellerie mamlouke, 6 types et 9 formats de papier.

AnIsl 41 (2007), p. 59-95 Marie Favereau
Comment le sultan mamlouk s'adressait au khan de la Horde d'Or. Formulaire des lettres et règles d'usage d'après trois manuels de chancellerie (1262-v. 1430).
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

qui fut faite non d'après les anciens courriers envoyés aux khans conservés dans les archives du *Dīwān al-inšā'* mais sur le modèle de la lettre initiale. Cette méthode, on le verra, peut déterminer également le choix des encres, des titulatures ou de certaines formules épistolaires (cf. tableau E – *infra*). En outre, cette anecdote rapportée par Ibn Nāẓir al-Ǧayš a l'avantage de nous renseigner sur le format de la lettre du khan Ǧānī Bek, lequel était d'une largeur apparemment très réduite (environ 70 mm). Cela n'a rien de surprenant. En effet, les quelques données dont on dispose [91] concernant le papier utilisé dans la chancellerie de la Horde d'Or montrent que le format diplomatique *ǧočide* est, en général, deux fois moins large que le *baġdādī* mamlouk [92].

En outre, d'autres formats de papier pouvaient être utilisés en fonction de l'écriture servant à la rédaction du texte [93]. Aussi, al-Qalqašandī précise que le format *baġdādī* est utilisé uniquement si on écrit au khan en arabe. On sait, en effet, que la chancellerie mamlouke usa également de l'alphabet *uyġur* (dit « mongol ») pour correspondre avec les khans [94].

Enfin, nous attirons l'attention sur le fait qu'al-Qalqašandī signale avoir utilisé « un papier de format *baġdādī* complet fait à partir de papier égyptien fabriqué selon les canons du *baġdādī* ». Cette indication confirme l'hypothèse de G. Humbert [95] qui veut que la terminologie de *baġdādī*, désignant à l'origine un papier fabriqué à Bagdad pendant la période du califat, ait pris le sens d'un « format-étalon » en s'exportant. Ainsi, la chancellerie mamlouke utilisait un papier dont l'appellation renvoyait à des mesures prédéfinies et non à son lieu de fabrication (Le Caire [96]).

Ibn Faḍl Allāh al-ʿUmarī	Ibn Nāẓir al-Ǧayš	al-Qalqašandī
– *Baġdādī* complet : « *qaṭʿ al-baġdādī al-kāmil* ». (*al-Taʿrīf*, p. 44)	– *Baġdādī* complet : « *waraq ʿarḍ al-baġdādī al-kāmil* » (*al-Taṭqīf*, p. 12) ; « *ʿarḍ al-baġdādī al-kāmil* ». (*al-Taṭqīf*, p. 13) – Papier non *baġdādī* de trois doigts exactement : « *waraq dūna al-baġdādī bi-ṯalāṯat aṣābiʿ maṭbūqa* ». (*al-Taṭqīf*, p. 12-13)	– « Si on lui écrit en arabe, le format de la lettre qu'on lui envoie est le même que pour la correspondance avec le maître de l'Iran. » (*Ṣubḥ* VII, p. 294) – « Un papier de format *baġdādī* complet fait à partir de papier égyptien fabriqué selon les canons du *baġdādī* » : « *qaṭʿ al-baġdādī al-kāmil min al-waraq al-miṣrī al-maʿmūl ʿalā hayʾat al-baġdādī* ». (*Ṣubḥ* VII, p. 299)

91. Pour une synthèse de la question, voir ma thèse de doctorat, *La Horde d'Or de 1377 à 1502*, p. 232-236 ; Usmanov, *Žalovannie akti* et Kurat, *Topkapı Sarayı Müzesi Arşivindeki Altınordu*.

92. On peut citer, par exemple, le format des trois lettres khaniales adressées au sultan ottoman (xve siècle) qui sont rédigées sur des papiers d'une largeur de 280 mm, 270 mm et 210 mm ; ce qui correspond plus ou moins à 1/2 coudée cairote. Même si ces lettres ont une largeur supérieure à trois doigts (environ 70 mm), on voit que, dans l'usage *ǧočide*, le papier diplomatique est plus étroit que le *baġdādī*.

93. Al-Qalqašandī, *Ṣubḥ* III, p. 53-55, 59-61 ; VI, p. 194-195.

94. Sur la question des langues et des alphabets utilisés pour correspondre avec les khans, voir tableau C – *infra*.

95. Humbert, « Le manuscrit arabe », p. 71.

96. Peut-être la Teinturerie de la soie au Caire, s'il s'agit bien du nom du fournisseur en papier de la chancellerie mamlouke (*ibid.*, p. 72-73).

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Tableau B : Encres et qalam*-s*

Le texte de la lettre est rédigé à l'encre noire et comporte des éléments (mots ou formules) tracés à l'encre dorée (chrysographie) ou à l'ocre rouge. L'utilisation d'encre dorée pour souligner les termes importants est une pratique répandue dans l'ensemble du *Dār al-islām* [97] et, de ce fait, entendue par tous. Elle était notamment très courante dans la Horde d'Or où les secrétaires du *Dīwān al-inšā'* employaient chrysographie et encre vermillon [98]. L'encre rouge ou vermillon, qui a la même valeur symbolique que la dorure, est plus spécifiquement réservée à la signature du sultan (*ʿalāma*) et aux sceaux (*ṭamġa*-s) [99].

Les auteurs des manuels s'attachent à définir précisément les éléments qui doivent être mis en valeur par ce procédé. Ils sont répartis en deux grandes catégories, l'une touchant au pouvoir sultanial/ khanial (a) et l'autre à l'islam (b) :

a. Les formules en exergue du protocole d'ouverture (*invocatio*), la *ṭuġrā* et l'adresse qui comporte les titres du sultan (*intitulatio*) ; les noms du sultan, du khan et de tout ce qui se rapporte directement à eux (*a fortiori*, les pronoms personnels les désignant) ;

b. Les noms de Dieu et toutes les formules qui s'y rapportent ; les noms des prophètes, des anges, des saints personnages et toutes les formules qui leur sont liées ; la mention de l'islam.

Il est bien évident que ces usages concernant les encres ne sont pas propres aux lettres destinées à la Horde d'Or mais valent pour l'ensemble des échanges au sein du *Dār al-islām* et, plus particulièrement, pour la correspondance avec les Ilkhanides ainsi que le signalent Ibn Nāẓir al-Ǧayš et al-Qalqašandī.

À contrario, très peu d'indications nous sont données quant au *qalam*, c'est-à-dire à la manière de tracer les lettres (contrairement aux missives adressées aux hauts dignitaires de la Horde d'Or où l'usage de tel ou tel *qalam* est souvent précisé). Il semble que certaines parties étaient tracées en « or plein » et d'autres « en or bordées de noir ». La *ṭuġrā* (voir tableaux D et D' – *infra*) devait bénéficier d'un traitement spécial. Al-Qalqašandī mentionne une lettre où elle était tracée en style d'écriture exacte (*qalam muḥaqqaq*) dorée bordée de noir. Le *muḥaqqaq* (ou *muḥarrar*), qui se distingue du *muṭlaq* (négligent) et du *mursal* (relâché), était un style d'écriture prestigieux utilisé pour la rédaction de textes importants [100], notamment dans la correspondance diplomatique entre souverains et pour les inscriptions encadrées. Cette écriture se caractérise par une grande lisibilité des lettres qui ne sont pas imbriquées les unes dans les autres (comme avec le *muṭlaq*) [101] et par le fait que le coin gauche de certaines lettres est tracé

97. Une telle pratique remonterait à l'Antiquité (Déroche, *Manuel de codicologie*, p. 125-145).

98. Voir ma thèse de doctorat, *La Horde d'Or de 1377 à 1502*, p. 236-237.

99. Voir tableaux D et D' – *infra*. Déroche (*Manuel de codicologie*, p. 125-145) note que le fait d'utiliser de l'encre rouge pour imprimer le sceau vient probablement d'une influence chinoise.

100. C'était l'un des six styles calligraphiques (avec le *rīḥān*, le *ṯuluṯ*, le *nasḫ*, le *tawqīʿ* et le *riqāʿ*) définis dans la première moitié du IVe/Xe siècle par Ibn Muqla ; il était utilisé pour les corans de format allongé (cf. « Khaṭṭ », p. 1144-1162).

101. Stern, *Fāṭimid Decrees*, p. 103-106 ; al-Qalqašandī, *Ṣubḥ* III, p. 10, 26 (*fa-amā al-muḥaqqaq famā ṣaḥḥat aškāluhu wa-ḥurūfuhu ʿalā iʿtibārihā mufrada*), p. 59-61.

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

de manière anguleuse. Ainsi, al-Qalqašandī, qui la compte au nombre des sept *aqlām* (style d'écriture lié à une pointe taillée de *qalam* et à un format de papier) utilisés dans le *Dīwān al-inšā'*[102], précise que cette écriture était, à l'origine, utilisée pour les *ṭuġrā*-s dans les lettres des khans et, même, qu'elle aurait été spécialement « inventée » à cet effet[103].

Ibn Faḍl Allāh al-ʿUmarī	Ibn Nāẓir al-Ǧayš	al-Qalqašandī
Chrysographie et encre noire : – « Dans cette lettre, toute la *ḫuṭba*, la *ṭuġrā* et l'adresse (*ʿunwān*) sont écrites en or plein ainsi que les noms glorieux apparaissant dans [le texte de] la lettre. Chaque personne ayant une position noble comme, par exemple, le nom de Dieu – qu'Il soit exalté – ou le nom de notre Prophète – que la prière et le salut de Dieu soient sur lui – ou le nom d'autres prophètes ou des anges – que la paix soit sur eux – ou la mention de la religion de l'islam ou la mention de notre sultan ou du sultan destinataire ou de ce qui se rapporte à eux (par exemple dans l'expression « chez nous » et « chez vous » et « pour nous », « pour vous », « notre lettre », « votre lettre »), tout cela est écrit en or et le reste est en noir. » (*al-Taʿrīf*, p. 45)	Chrysographie et encre noire : – « L'écriture est dorée et noire selon la manière que nous avons expliquée pour la lettre d'Abū Saʿīd, de même pour l'adresse. » (*al-Taṭqīf*, p. 12) – « Le protocole d'ouverture [se compose] d'une *ḫuṭba* appropriée entièrement écrite en doré. Tout le reste est en noir excepté ce que nous avons mis en exergue dans la lettre d'Abū Saʿīd ; l'adresse est dorée. » (*al-Taṭqīf*, p. 13) – « …avec une brève *ḫuṭba* dorée et le reste en noir et doré comme ce qui a été mis en exergue dans la lettre du *qān* Abū Saʿīd. » (*al-Taṭqīf*, p. 13) – « À l'emplacement réservé à la noble signature (*bayt al-ʿalāma al-šarīfa*), on a signé à l'ocre rouge *ʿirāqiyya* : al-Muštāq Šaʿbān [le sultan al-Ašraf Nāṣir al-Dīn Šaʿbān (764/1363-778/1377)]. » (*al-Taṭqīf*, p. 13)	Chrysographie et encre noire : – « Et la *ṭuġrā* […] composée des titres de notre sultan selon la manière habituelle, [est] écrite en or en style (*qalam*) *muḥaqqaq* [et] bordée de noir. […] Puis, les titres illustres, tels que le nom de Dieu – qu'Il soit exalté – et de son Prophète – que le salut et la paix soient sur lui –, le nom de notre sultan et du sultan auquel on écrit et le pronom personnel qui se rapporte à l'un ou à l'autre sont écrits en or plein comme on l'a rapporté auparavant dans la description de la lettre du maître de l'Iran [envoyée] par le passé. » (*Ṣubḥ* VII, p. 299)

Tableau C : Langues et alphabets

Ibn Faḍl Allāh al-ʿUmarī et al-Qalqašandī soulignent que, dans la correspondance avec les khans de la Horde d'Or, les lettres étaient rédigées soit en arabe, soit en mongol. Sur ce point, on constate, pour une fois, une différence claire de traitement par rapport à la correspondance ilkhanide qui ne se faisait pas, ou plus, « en mongol » depuis, au moins, la conversion des Ilkhans à l'islam.

102. Al-Qalqašandī évoque huit styles d'écriture arabe (*Ṣubḥ* III, p. 51-53) : *muḫtaṣar al-ṯūmār*, *al-ṯuluṯ*, *ḫafīf al-ṯuluṯ*, *al-tawqīʿ*, *al-riḳāʿ*, *al-ṯūmār al-kāmil*, *al-muḥaqqaq* et *al-ġubār* ; il précise que sept d'entre eux sont utilisés dans le *Dīwān al-inšā'* (les mêmes excepté *al-tawqīʿ*).

103. Al-Qalqašandī, *Ṣubḥ* III, p. 52.

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Dans la première moitié du XVe siècle (et probablement dès l'époque d'Ibn Nāẓir al-Ǧayš qui n'a pas trouvé nécessaire de donner des précisions quant à la langue), on n'écrivait plus aux khans « en mongol ». Quand al-Qalqašandī fait allusion à une correspondance « en mongol », les sources qu'il cite à ce sujet sont anciennes, puisqu'elles remontent à l'époque d'Ibn Faḍl Allāh al-ʿUmarī. En revanche, dans la première moitié du XIVe siècle [104], on écrivait encore au souverain de la Horde d'Or « en mongol » (ce qui est confirmé par les sources internes à la Horde d'Or – voir *infra*). Arabe et mongol étaient ainsi utilisées parallèlement et non à l'exclusion l'une de l'autre.

Comme nous l'avons souligné précédemment, il y avait une différence de traitement selon l'écriture utilisée : l'arabe s'écrivait sur un papier de format *baġdādī* complet comme pour la correspondance avec les Ilkhanides, tandis que le mongol nécessitait un autre format de papier, non précisé [105]. En outre, l'équipe de fonctionnaires en charge de la correspondance variait en fonction de la langue. Ibn Faḍl Allāh al-ʿUmarī donne des informations sur les responsables de la correspondance « en mongol » : quatre *kātib*-s étaient affectés à cette tâche, Aytamïš al-Muḥammadī, Ṭāyïrbuġā al-Nāṣirī, Arġudluq [?] al-tarǧumān et Qawṣūn al-Sāqī.

De « pure extraction mongole » (ou tatar selon les sources), Aytamïš [106] était réputé pour ses compétences diplomatiques, sa carrière connut son apogée sous le troisième règne d'al-Nāṣir Muḥammad (709/1309-741/1341) qui le promut *amīr* de cent et commandant de mille, rang le plus élevé de l'armée mamlouke. Il fut chargé, en particulier, de trois missions auprès de l'Ilkhan Abū Saʿīd (en 722/1322, 726/1326 et 728/1328) en vertu de sa connaissance de la langue et des coutumes « mongoles » (avec toute l'ambiguïté que ce terme recoupe). Son savoir en la matière aurait été exceptionnel et, de ce fait, il était respecté et apprécié à la cour ilkhanide. Les auteurs mamlouks insistent sur le fait qu'il maîtrisait à la fois l'oral et l'écrit, qu'il était capable de lire une lettre en provenance de l'est et d'y répondre avec une très belle graphie *uyġur* ; ce qui donne à penser que ce type de compétence était peu répandu dans le sultanat mamlouk. Aytamïš était responsable de la correspondance en mongol au *Dīwān al-inšāʾ* et pouvait être remplacé par Ṭāyïrbuġā lors de ses déplacements. Ce dernier, oncle maternel du sultan al-Nāṣir Muḥammad entra en service au Caire en 726/1326 durant la deuxième mission d'Aytamïš auprès d'Abū Saʿīd (qui s'absenta alors pendant trois mois et demi). De son côté, Qawṣūn, marchand originaire de la Horde d'Or, serait arrivé au Caire en 720/1320 et aurait été spécialement en charge de la correspondance avec les khans. De ce fait, il serait resté en poste un peu plus longtemps que les autres. Émir de cent, à la tête de 700 Mamlouks à l'apogée de sa carrière, il fut l'un des favoris du sultan al-Nāṣir Muḥammad et épousa l'une de ses filles. Après la mort de ce dernier, il fut l'un des principaux protagonistes des luttes entre puissants émirs pour placer tel ou tel mamlouk sur le trône. Il finit étranglé en prison en 1342 [107]. Quant à Arġudluq, nous ne savons rien de lui.

104. al-ʿUmarī travailla à la chancellerie du Caire jusqu'en 738/1337, puis à Damas de 740/1339 à 743/1342 (Salibi, « Ibn Faḍl Allāh al-ʿUmarī »).

105. Aucune indication dans les parties d'al-Qalqašandī portant sur les styles d'écriture et les formats de papier (voir notamment *Ṣubḥ* III, p. 53-59 ; VI, p. 189-196).

106. Sur la biographie et la carrière de l'*amīr* Sayf al-Dīn Aytamïš al-Ašrafī al-Muḥammadī et les sources mamloukes y afférant, voir Little, « Notes on Aitamïš ».

107. Sur Qawṣūn, voir Irwin, *The Middle East*, p. 125-128 et Van Steenbergen, « The Amir Qawṣūn ».

AnIsl 41 (2007), p. 59-95 Marie Favereau
Comment le sultan mamlouk s'adressait au khan de la Horde d'Or. Formulaire des lettres et règles d'usage d'après trois manuels de chancellerie (1262-v. 1430).
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Il est à noter qu'Aytamïš n'était pas seulement un membre de la chancellerie mais aussi un « envoyé », une sorte d'ambassadeur : le responsable de la rédaction des lettres avait donc aussi fonction de diplomate. Cela donne à penser que peu nombreux étaient ceux qui connaissaient réellement les pratiques diplomatiques turko-mongoles et que ce domaine était réservé à de véritables spécialistes. Enfin, le fait que le sultan mamlouk envoie toujours les mêmes personnalités en ambassade était favorable aux échanges dans la mesure où le khan et l'Ilkhan connaissaient ainsi leurs interlocuteurs (à défaut de pouvoir rencontrer le sultan en personne), ce qui créait une certaine intimité dans les relations diplomatiques. Les absences prolongées d'Aytamïš expliquent, également, pourquoi il y avait plusieurs secrétaires chargés de la correspondance avec les Gengis-khanides. En outre, l'existence d'une telle équipe, formée de quatre secrétaires permanents, dont au moins trois furent des proches du sultan, montre qu'une réelle importance était accordée à cette correspondance dans la première moitié du XIVe siècle [108].

Tout cela renvoie à une question cruciale, à laquelle les spécialistes n'ont pas encore totalement répondu, celle de la langue officielle de la Horde d'Or [109]. La chancellerie *ǧočide* connaît une mutation linguistique progressive entre la deuxième moitié du XIIIe siècle et la fin du XVe siècle. Les documents en alphabet *uyġur* les plus tardifs que nous connaissions sont un texte littéraire écrit sur une écorce de bouleau datant du début du XIVe siècle [110] et un acte d'octroi de Tīmūr Qutluġ (800/1398) [111] ; sachant que parallèlement on trouve des documents officiels en alphabet arabe. Nous n'avons retrouvé aucun acte émanant de la chancellerie khaniale rédigé en langue mongole. Aussi, actuellement, nos conclusions sont les suivantes :

1. Jusqu'à la fin du XIVe siècle, voire au début du XVe, la chancellerie khaniale utilisa l'alphabet *uyġur* ;

108. Ce qui changera considérablement par la suite : voir à ce sujet deux anecdotes d'al-ʿAynī qui montrent qu'au début du XVe siècle il n'y a plus d'équipe spécialisée dans la correspondance « en mongol » au *Dīwān al-inšāʾ* (Tizengauzen, *Sbornik* I, « ʿIqd al-Ǧumān », p. 501-502). Al-Qalqašandī décrit en quelques lignes la section responsable de la traduction arabe des lettres khaniales turkes et mongoles : une fois la traduction rédigée, elle est lue au sultan qui décide de la réponse dont se chargera le *kātib al-sirr* (*Ṣubḥ* VI, p. 216).

109. D'après Zakirov (*Diplomatičeskie otnošenija Zolotoj Ordy*), la langue écrite officielle des *Ǧočide*-s était le mongol. Grigor'ev (« Oficial'nyj jazyk ») estime que, probablement, tous les documents émanant de la chancellerie khaniale, jusqu'à la fin du XIVe siècle, étaient en mongol et/ou en turk, écrits en caractères *uyġur*. D'après lui, les chartes d'exonération destinées aux Russes étaient, en premier lieu, écrites en mongol (caractères *uyġur*-s), puis traduites en turk (dans le même alphabet) et, enfin, traduites en russe. Le turk aurait donc joué un rôle d'intermédiaire, de médiateur dans les relations russo-mongoles aux XIIIe et XIVe siècles. Pour un aperçu général sur la question de la langue officielle de la Horde d'Or, voir Favereau, DEA, *Les sources de la Horde d'Or*, p. 66-67 et thèse de doctorat, *La Horde d'Or de 1377 à 1502*, p. 149-150.

110. Texte bilingue turk et mongol (Poppe, « **Zolotoordynskaja rukopis'** »).

111. Même si la copie du texte d'origine a été faite par un *kātib* ottoman, l'alphabet initial était l'*uyġur*. Ce texte est bi-scripturaire (alphabets arabe et *uyġur*) mais unilingue (turk). Le chroniqueur al-ʿAynī mentionne également une lettre du khan Muḥammad, envoyée au sultan en 832/1427, en langue *uyġur* (turk) et en alphabet mongol (Tizengauzen, *Sbornik* I, « ʿIqd al-Ǧumān », p. 502).

AnIsl 41 (2007), p. 59-95 Marie Favereau
Comment le sultan mamlouk s'adressait au khan de la Horde d'Or. Formulaire des lettres et règles d'usage d'après trois manuels de chancellerie (1262-v. 1430).
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

2. Dès le XIIIe siècle, l'alphabet arabe était connu et maîtrisé par une partie de l'administration (les légendes des monnaies sont majoritairement en langue arabe) ;

3. La langue officielle *ǧočide* fut, du XIIIe à la fin du XIVe siècle, le mongol, puis rapidement le turk écrits en caractères *uyġur*-s. Au cours du XVe siècle, le turk demeura langue officielle mais passa de l'écriture *uyġur* à l'écriture arabe ;

4. L'arabe et le persan ne furent jamais utilisées comme langues de chancellerie.

À ce sujet, nous attirons l'attention des spécialistes sur les différentes interprétations possibles des expressions « *bi-l-ʿarabī* » et « *bi-l-muġulī* ». Il faut se méfier d'une traduction unilatérale renvoyant à un idiome parlé ; elles peuvent, en effet, désigner simplement l'écriture ou l'alphabet utilisé sans que précision soit faite de la langue. Puisque turk et mongol pouvaient s'écrire en *uyġur*, peu de chroniqueurs arabes étaient capable ou trouvaient nécessaire de les distinguer. Quant aux auteurs des manuels, leur priorité n'était-elle pas de différencier deux alphabets et non deux langues s'écrivant avec le même alphabet ? Cela expliquerait d'ailleurs pourquoi l'usage du persan, attesté dans les chroniques pour la correspondance avec les khans, n'a pas retenu l'attention des trois *kātib*-s. L'alphabet compte plus que la langue : en effet, rédiger une lettre en persan n'induit pas les mêmes changements qu'une lettre en alphabet *uyġur* (le format de papier est conservé ainsi que les nombreuses formules coraniques et religieuses).

Ibn Faḍl Allāh al-ʿUmarī	**Ibn Nāẓir al-Ǧayš**	**al-Qalqašandī**
Arabe et mongol : – « On a écrit en arabe (*bi-l-ʿarabī*) [au khan] de la même manière qu'à l'intention du maître de l'Iran comme mentionné ci-dessus ; la différence étant qu'on lui écrit [aussi] souvent en mongol (*bi-l-muġulī*)… » (*al-Taʿrīf*, p. 47)	Pas d'indication	Arabe et mongol : – « J'ai vu dans plusieurs registres (*dasātīr*), venant du *qāḍī* ʿAlāʾ al-Dīn Ibn Faḍl Allāh [al-ʿUmarī], qu'on écrivait [au khan] sur du brouillon (*muswadda*) afin de rédiger en arabe (*bi-l-ʿarabī*) ; puis, on a cessé (de faire cela) et on a écrit en mongol (*bi-l-muġulī*). Il [al-ʿUmarī] a dit : si on lui écrit en arabe (*bi-l-ʿarabī*), le format de la lettre qu'on lui envoie est le même que pour la correspondance avec le maître de l'Iran. » (*Ṣubḥ* VII, p. 294)

AnIsl 41 (2007), p. 59-95 Marie Favereau
Comment le sultan mamlouk s'adressait au khan de la Horde d'Or. Formulaire des lettres et règles d'usage d'après trois manuels de chancellerie (1262-v. 1430).
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Tableau C' : Personnel du Dīwān al-inšā' *responsable de la correspondance avec les khans à une période donnée*

Ibn Faḍl Allāh al-ʿUmarī	Ibn Nāẓir al-Ǧayš	al-Qalqašandī
– Responsables de la correspondance en alphabet *uyġur* (langues mongole et turke) : « [...] On lui écrit [aussi] souvent en mongol (*bi-l-muġulī*) et de cela sont responsables : Aytamïš al-Muḥammadī, Ṭāyïrbuġā al-Nāṣirī et Arġudluq [?] al-tarǧumān ; puis, après eux, le responsable fut Qawṣūn al-Sāqī. » (*al-Taʿrīf*, p. 47)	– Responsable de la correspondance en arabe : Ibn Nāẓir al-Ǧayš lui-même. « À l'époque de la dernière décade de *rabīʿ* I 776, on m'a ordonné d'écrire une lettre au *qān* Muḥammad du pays d'Uzbek... » (*al-Taṭqīf*, p. 13)	– Responsable de la correspondance en arabe : al-Qalqašandī lui-même. « Voici un exemplaire (*nusḫa*) tiré de mes compositions. Il a été rédigé sur l'ordre de Sa Haute Éminence (*al-Maqarr al-ʿālī*) al-Fatḥī, le maître du Noble *Dīwān al-inšā'*[112]. » (*Ṣubḥ* VII, p. 299)

Tableaux D et D' : Éléments d'authentification

En sus du papier, du *qalam*, de la répartition des encres, de l'organisation des lignes dans la page (etc.) – qui jouent un rôle de certification –, les éléments d'authentification dans le cadre de cette correspondance sont, en quelque sorte, extérieurs au texte[113]. Un point fondamental de leur définition touche d'ailleurs à leur emplacement sur la page qui varie en fonction du statut du destinataire, de l'importance du document et des traditions spécifiques à telle ou telle chancellerie. En outre, dans la composition de ces lettres, on ne trouve pas de partie correspondant à la *corroboratio* (*ta'kīd*), qui se situe normalement après la *dispositio* (voir tableau E – *infra*) ; ces clauses de certification n'étant pas utiles du fait de la présence de nombreux éléments d'authentification.

Ces éléments, qui ne sont autres que différents modes de signature à la disposition du souverain[114], sont le fruit de deux grandes traditions : l'une est sino-turko-mongole (elle introduisit la *ṭamġa*, l'emblème tribal ou clanique et, par extension, le sceau contenant cet emblème[115]) et l'autre, arabo-musulmane (elle imposa une signature sous forme de devise, la *ʿalāma*[116]). On sait que les Turks jouèrent un rôle fondamental dans l'histoire des institutions islamiques et

112. Il s'agit probablement du *kātib al-sirr* de l'époque : Fatḥ al-dīn Fatḥ-Allāh (d'où la *nisba* al-Fatḥī) qui exerça du 7 *ḏū-l-ḥiǧǧa* 808/1406 au 3 *šawwāl* 815/1413 (Martel-Thoumian, *Civils et administration*, p. 451).

113. C'est pourquoi, à la différence de Stern (*Fāṭimid Decrees*, p. 123-165), nous les avons inclus dans la partie sur la codicologie et non dans celle traitant de la diplomatique.

114. D'où l'intitulé du chapitre dans lequel Stern traite cette question : « The Signature » (*ibid.*, p. 123-165).

115. On les distinguera par les appellations suivantes : emblème-*ṭamġa* et sceau-*ṭamġa*. On peut faire le rapprochement entre l'emblème-*ṭamġa* et le *rank* (symbole du sultan mamlouk apparaissant dans le sceau, tel la panthère de Baybars) à la différence que le premier est collectif (clanique, tribal ou dynastique), tandis que le second est personnel.

116. La *ʿalāma*, que l'on peut traduire selon les contextes par signature, devise, signe de validation ou signe distinctif, correspondait à l'origine à l'apposition d'une devise qui avait valeur de signature dans l'islam

AnIsl 41 (2007), p. 59-95 Marie Favereau
Comment le sultan mamlouk s'adressait au khan de la Horde d'Or. Formulaire des lettres et règles d'usage d'après trois manuels de chancellerie (1262-v. 1430).
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

en particulier dans le développement des signes de validation [117]. Les clans turks et mongols s'identifiaient par leurs emblèmes-*ṭamġa*, marques distinctives qui pourraient être à l'origine de la *ṭuġrā*, pratique de validation prisée par de nombreuses dynasties turkes. Cette *ṭuġrā*, qui est une combinaison de l'emblème-*ṭamġa* et de la devise-*ʿalāma*, fut introduite dans les chancelleries islamiques par les Seldjoukides [118]. Ces derniers entamèrent ainsi le remplacement progressif de la devise du souverain (qui avait valeur de signature) par l'apposition de ses noms et titres dans les documents officiels.

Sous les Mamlouks, le « conflit » entre l'usage classique de la *ʿalāma* (attesté depuis le début du IVe/Xe siècle [119]) et la pratique récente (époque ayyoubide [120]) de la *ṭuġrā* semble résolu de la manière suivante : on constate à la fois une disparition progressive de la devise-*ʿalāma*, remplacée par la signature-*ʿalāma* [121] ; une utilisation sporadique du sceau (dont la forme, ronde/ovale, le différencie nettement du sceau-*ṭamġa* carré utilisé par les Gengis-khanides) et un usage récurrent – pour les documents importants – de la *ṭuġrā*. Dans le cas particulier de la correspondance avec la Horde d'Or, trois sortes de signatures-validations sont utilisées [122] : la *ʿalāma* ou nom du sultan signé de sa main (a), la *ṭuġrā* (b) et le sceau-*ṭamġa* (c).

A. À l'époque ayyoubide, parallèlement à la devise-*ʿalāma*, apparut déjà, sous l'influence seldjoukide, le principe de la signature du souverain par ses nom et titres [123]. Ce procédé de validation (le nom du sultan et éventuellement ses patronymes) est très courant dans les documents mamlouks. Il ne doit pas être confondu avec la *ṭuġrā* mais peut être appelé *ʿalāma* comme l'indique Ibn Nāẓir al-Ǧayš. Celui-ci nous donne le détail de l'une des *ʿalāma*-s du sultan : *al-Muštāq Šaʿbān*. Cette formule doit être considérée non comme une devise mais comme

classique (devise qui sera progressivement remplacée par le nom du souverain). Normalement inscrite de la propre main du signataire, elle dépendait non d'une fonction mais d'une personne (*ibid.*, p. 133).

117. *Ibid.*, p. 143.

118. D'après Stern, la *ṭuġrā* seldjoukide serait composée de trois éléments : la marque tribale (emblème-*ṭamġa*), le nom du souverain et sa devise (la *ʿalāma* étant inscrite sous l'emblème-*ṭamġa* et au-dessus de la *basmala*). Les Khwarezmshahs utilisèrent également la *ṭuġrā* à laquelle ils ajoutaient, comme les Seldjoukides, une devise – *ʿalāma*. Ce que l'on retrouvera chez les Aq-Qoyunlu dont la *ṭuġrā* combine la marque tribale, le nom du souverain (associé, comme chez les Mongols à *sözüm*/*sözümüz*) et une devise. De nombreuses dynasties (dont les Mamlouks et les Ottomans) furent influencées par l'usage de la *ṭuġrā* seldjoukide mais réduisirent la partie picturale (emblème-*ṭamġa*) et accentuèrent le tracé ou la stylisation de certaines lettres. Traditionnellement, la *ṭuġrā* était apposée par un fonctionnaire spécialement affecté à cette tâche contrairement à la *ʿalāma* qui était de la main du sultan (*ibid.*, p. 144, 148, 149). Sur l'apport seldjoukide dans les pratiques des chancelleries islamiques, voir également : Cahen, « La tuğra seljukide ».

119. Stern, *Fāṭimid Decrees*, p. 124.

120. *Ibid.*, p. 152.

121. Dans certains types de documents (comme les octrois de terre) la devise-*ʿalāma* continue d'être utilisée (*ibid.*, p. 159). On en trouvera des exemples dans al-Qalqašandī, *Ṣubḥ* III, p. 58 (exemple de graphie) ; XIII, p. 161 (exemples de formulation).

122. Ces trois sortes de signatures-validations ne sont qu'un échantillon du large panel de signatures en usage sous les Mamlouks (comparer notamment avec Stern, *Fāṭimid Decrees*, p. 157-159).

123. Le terme *tawqīʿ* n'apparaît pas dans les parties des manuels consacrées à la correspondance avec les khans. Signifiant, à l'origine, « note écrite », il peut, selon les époques et les contextes, prendre le même sens que *ʿalāma* (signature autographe). *Tawqīʿ* serait plus employé dans l'est du monde musulman, tandis que *ʿalāma* serait préféré dans l'ouest (*ibid.*, p. 127).

AnIsl 41 (2007), p. 59-95 Marie Favereau
Comment le sultan mamlouk s'adressait au khan de la Horde d'Or. Formulaire des lettres et règles d'usage d'après trois manuels de chancellerie (1262-v. 1430).
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

une signature par le nom du souverain. Ibn Nāẓir al-Ǧayš précise qu'elle a un emplacement particulier et que le *kātib* doit laisser un espace vide (*bayt al-ʿalāma*) pour que le sultan puisse signer. Cette *ʿalāma* se situe exactement en troisième position sur la page, après la *basmala* et les formules d'affirmation de la souveraineté du sultan [124].

B. La *ṭamġa* mentionnée par Ibn Faḍl Allāh al-ʿUmarī désigne le sceau du souverain. Celle-ci est généralement imprimée à plusieurs reprises sur le document (une fois celui-ci rédigé) et elle est systématiquement apposée au bas de la lettre. Cela permettait d'éviter les contrefaçons et les ajouts de feuilles ; le *kātib* précise d'ailleurs qu'elle doit être imprimée à la jointure des feuilles (*kollêseis*). Le sceau-*ṭamġa* tient une place extrêmement importante dans les chancelleries mongoles et chinoises où il est le principal moyen de certification. On peut penser qu'il est utilisé ici en écho à la pratique épistolaire *ǧočide* qui en use d'une manière quasi-identique (*ṭamġa* en or appliquée à la jointure des feuilles, dans un mouvement de balancier droite-gauche ou inversement, jusqu'à la fin du texte où elle est apposée à gauche) [125].

C. La *ṭuġrā* [126], contenant les noms et titres du sultan inscrits de manière stylisée [127], est utilisée comme en-tête dans les documents les plus importants et, notamment, dans la correspondance avec les souverains musulmans. Dans certains cas, elle peut précéder et même remplacer la *basmala* [128] alors que, dans la tradition musulmane classique, cette formule introductive par excellence (d'origine coranique), doit figurer en tête des documents officiels [129]. Or, la question de savoir comment débute un acte de chancellerie est fondamentale pour des raisons de sécurité (des éléments pouvant être intercalés entre la bordure supérieure et la première phrase). Le fait de débuter un texte officiel autrement que par la *basmala* (qu'il s'agisse d'une *ṭuġrā* ou de formules spéciales liées à l'expression de la souveraineté khaniale et de la puissance divine [130]) est une innovation propre à certaines dynasties musulmanes turkes et mongoles. Dans la lignée des Seldjoukides, puis des Ayyoubides, les Mamlouks utilisent la *ṭuġrā* comme signe de validation. Mais, contrairement à l'hypothèse de Gazagnadou [131], qui voit dans cette pratique une influence des modèles épistolaires *ǧočide* et ilkhanides, il semble qu'il faille s'en tenir à une influence seldjoukide, transmise par les Ayyoubides. L'usage gengis-khanide qui place, en tête

124. Pour de plus amples précisions sur l'emplacement des différents signes de validation, voir *infra*. Sous les Fatimides et les Ayyoubides, la *ʿalāma* était placée non juste après la *basmala* mais entre la première et la deuxième ligne du texte (*ibid.*, p. 131, 153).

125. Voir les photocopies des manuscrits dans Kurat, *Topkapı Sarayı Müzesi Arşivindeki Altınordu* et Özyetgin, *Altın Ordu*.

126. On constate parfois un amalgame entre *ṭurra* (en arabe : bordure, marge) et *ṭuġrā*, amalgame qui date d'avant la période mamlouke (Stern, *Fāṭimid Decrees*, p. 148, note 2 ; p. 155, note 1). Voir également Gazagnadou, « Remarques » : intéressant mais inégal. Dans les parties consacrées à la correspondance avec les khans, nous n'avons constaté aucune confusion entre les deux termes ; *ṭurra* est employé dans son sens initial (par exemple, dans Ibn Faḍl Allāh al-ʿUmarī, *al-Taʿrīf*, p. 45 : « On n'appose pas de sceau sur la bordure blanche *(al-ṭurra al-bayḍāʾ)*… »).

127. On en trouvera des exemples dans al-Qalqašandī, *Ṣubḥ* XIII, p. 162-166.

128. Voir Gazagnadou, « Remarques », p. 160-164. Mais ce dernier commet l'erreur d'attribuer systématiquement cette pratique aux Mamlouks.

129. Voir à ce sujet : al-Qalqašandī, *Ṣubḥ* VI, p. 217-224.

130. Telles que « Par la force de Dieu – qu'Il soit exalté – et par les bons augures de la religion mahométane (*al-milla al-muḥammadiyya*) » (Ibn Nāẓir al-Ǧayš, *al-Taṭqīf*, p. 12).

131. Gazagnadou, « Remarques », p. 163-164.

AnIsl 41 (2007), p. 59-95 Marie Favereau
Comment le sultan mamlouk s'adressait au khan de la Horde d'Or. Formulaire des lettres et règles d'usage d'après trois manuels de chancellerie (1262-v. 1430).
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

des documents officiels, le nom, les titres et une formule mettant en valeur le pouvoir absolu des khans, ne doit pas être confondu avec la *ṭuġrā*[132]. Cette pratique a, néanmoins, influencé les modèles épistolaires mamlouks destinés aux khans, qui contiennent la *ṭuġrā* et/ou des formules en arabe correspondant aux en-têtes mongols[133]. Cela étant, il faut noter que, dans cette correspondance, la *ṭuġrā* n'est jamais en première position, elle est toujours précédée de la *basmala*. On s'en rendra compte en analysant le protocole d'ouverture des lettres aux khans tel qu'il est décrit dans les manuels de chancellerie. On retrouve un schéma identique à chaque fois (*basmala*/formules de souveraineté/*ʿalāma* ou *ṭuġrā*)[134].

Dans le modèle épistolaire d'Ibn Faḍl Allāh al-ʿUmarī, on commence par la *basmala*, puis une ligne de *ḫuṭba* (qui peut correspondre à l'en-tête mongol), on laisse ensuite une place pour la *ṭuġrā*, qui est inscrite en dernier, après l'apposition des sceaux, puis les titres du sultan. Dans celui d'Ibn Nāẓir al-Ǧayš, on débute par la *basmala*, puis on inscrit la formule d'origine mongole « Par la force de Dieu – qu'Il soit exalté – et par les bons augures de la religion mahométane (*al-milla al-muḥammadiyya*) » sur deux lignes mises en valeur au centre de la page, puis on laisse un espace pour la *ʿalāma* (qui sera apposée par le souverain) et enfin les titres du sultan. Dans celui d'al-Qalqašandī, on inaugure par la *basmala* (après avoir laissé cinq feuilles blanches (*awṣāl*) au début du rouleau, pour le prestige), puis on débute la première ligne du texte à un *waṣl* (interligne de trois doigts) de la *basmala*, on inscrit ensuite la *ṭuġrā* à distance égale de la première et de la deuxième ligne d'écriture. Ces mesures, proportionnelles au format du papier et au type d'acte délivré, sont à peu près conformes à celles de tous les documents établis au nom du sultan[135].

On notera qu'aux époques d'Ibn Faḍl Allāh al-ʿUmarī, Ibn Nāẓir al-Ǧayš et al-Qalqašandī, l'emplacement de la signature (qu'il s'agisse d'une *ṭuġrā* ou d'une *ʿalāma*) est conforme aux pratiques fatimides et ayyoubides (après la *basmala*, dans l'intervalle entre la première et la deuxième ligne d'écriture)[136].

132. Sur ces formules introductives, voir Kotwicz, « Les formules initiales des documents mongols ». Le *Dīwān al-inšāʾ* de la Horde d'Or ne semble pas avoir utilisé la *ṭuġrā*. Une seule lettre, celle du khan Maḥmūd au sultan ottoman (1466), présente un en-tête en forme de triangle (pointe vers le bas) ressemblant à une *ṭuġrā*, ne contenant pas d'emblème-*ṭamġa* mais simplement la formule suivante : « Lui [Dieu]. Par la force de l'Unique, par les miracles de Muḥammad et le témoignage de l'Écrit, qu'Allāh perpétue le règne [du khan] à travers la lignée de Maḥmūd » ; deux autres missives khaniales débutent par des formules écrites de manière stylisée et mises en valeur par leur espacement du reste du texte (dans l'une : « Par la protection de Dieu – qu'Il soit exalté –, par les miracles du prophète Muḥammad » et dans l'autre : « Lui [Dieu] »). Mais, nous n'avons aucune trace de lettres *ǧočide*-s débutant par la *basmala*. Pour visualiser les documents originaux de la Horde d'Or, consulter Kurat, *Topkapı Sarayı Müzesi Arşivindeki Altınordu* et Özyetgin, *Altın Ordu*.

133. À propos de leur réutilisation par les Mamlouks, voir l'exemple donné par Ibn Nāẓir al-Ǧayš (cf. note *supra*), formule directement issue de la phraséologie ilkhanide (Stern, *Fāṭimid Decrees*, p. 161, note 1).

134. Il semblerait que *ʿalāma* et *ṭuġrā* n'apparaissaient pas dans une même lettre, l'une remplaçant l'autre. Pour le détail de l'ensemble du protocole, voir tableau E – *infra*.

135. Pour un format *baġdādī*, la *basmala* doit être séparée de la bordure supérieure par six feuilles blanches (*waṣl*) et la distance entre les lignes d'écriture doit être de trois doigts environ (comme à l'époque ayyoubide où l'espace entre les lignes était de 3 à 4 doigts). Un *waṣl*, dans le sens d'« intervalle », mesure donc à peu près trois doigts de large (al-Qalqašandī, *Ṣubḥ* VI, p. 195-196).

136. Stern, *Fāṭimid Decrees*, p. 122.

AnIsl 41 (2007), p. 59-95 Marie Favereau
Comment le sultan mamlouk s'adressait au khan de la Horde d'Or. Formulaire des lettres et règles d'usage d'après trois manuels de chancellerie (1262-v. 1430).
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Tableau D : Les différents éléments d'authentification

Ibn Faḍl Allāh al-ʿUmarī	Ibn Nāẓir al-Ǧayš	al-Qalqašandī
– *Ṭuġrā* écrite en or plein comprenant les titres du sultan (*al-Taʿrīf*, p. 44, 45) – « [La lettre] est certifiée (*yuṭammaġ*) par des *ṭamġa*-s en or comprenant les titres de notre sultan ; ces *ṭamġa*-s sont apposées à la jointure des feuilles (*awṣāl*). On commence par la *ṭamġa* à droite sur la première jointure (*waṣl*) ; ensuite à gauche sur la deuxième jointure (*waṣl*), puis on poursuit de la sorte jusqu'à ce que l'on termine à la fin, à droite. » (*al-Taʿrīf*, p. 45)	– « À l'emplacement réservé à la noble signature (*bayt al-ʿalāma al-šarīfa*), on a signé à l'ocre rouge *ʿirāqiyya* : al-Muštāq Šaʿbān [le sultan al-Ašraf Nāṣir al-Dīn Šaʿbān (764/1363-778/1377)]. » (*al-Taṭqīf*, p. 13)	– « La *ṭuġrā* [...] composée des titres de notre sultan selon la manière habituelle, [est] écrite en or en style (*qalam*) *muḥaqqaq* [et] bordée de noir... » (*Ṣubḥ* VII, p. 299)

Tableaux D' : Indications de présentation et emplacement des éléments d'authentification

Ibn Faḍl Allāh al-ʿUmarī	Ibn Nāẓir al-Ǧayš	al-Qalqašandī
– « [Le texte], après la *basmala* et une ligne de *ḫuṭba*, débute par la *ṭuġrā*, écrite en or plein, comprenant les titres de notre sultan selon la forme usuelle des *ṭuġrā*-s (*ʿalā ʿādat al-ṭugrāwāt*). » (*al-Taʿrīf*, p. 44) – « [La lettre] est certifiée (*yuṭammaġ*) par des *ṭamġa*-s en or comprenant les titres de notre sultan ; ces *ṭamġa*-s sont apposées à la jointure des feuilles (*awṣāl*). On commence par la *ṭamġa* à droite sur la première jointure (*waṣl*) ; ensuite à gauche sur la deuxième jointure (*waṣl*), puis on poursuit de la sorte jusqu'à ce que l'on termine à la fin, à droite. On n'appose pas de sceau sur la bordure supérieure vierge du rouleau (*al-ṭurra al-bayḍā'*) et le secrétaire laisse des espaces pour les *ṭamġa*-s, des espaces pour écrire, une fois à droite, une fois à gauche. » (*al-Taʿrīf*, p. 45)	– « Après la noble *basmala* [on inscrit la formule suivante] : Par la force de Dieu – qu'Il soit exalté – et par les bons augures de la religion mahométane (*al-milla al-muḥammadiyya*). Puis une place est laissée à la *ʿalāma* ; puis, on écrit la noble titulature sultaniale : le sultan le plus puissant ; ensuite, le reste des nobles titres habituels [du sultan] selon ce qui suit [...puis] les prières de circonstance » (*al-Taṭqīf*, p. 12). – « À l'emplacement réservé à la noble signature (*bayt al-ʿalāma al-šarīfa*), on a signé à l'ocre rouge *ʿirāqiyya* : al-Muštāq Šaʿbān [le sultan al-Ašraf Nāṣir al-Dīn Šaʿbān (764/1363-778/1377)]. » (*al-Taṭqīf*, p. 13)	– « Après avoir laissé cinq feuilles blanches (*awṣāl*), on débute par la *basmala* [inscrite] en haut de la sixième feuille (*waṣl*) et par un blanc de chaque côté d'une largeur de deux doigts ; la deuxième ligne d'écriture (*saṭr*) [se fait] de la même manière à la fin de la [6e] feuille (*waṣl*) [et] on laisse un blanc des deux côtés de même mesure qu'à la première ligne d'écriture (*saṭr*). La *ṭuġrā* [faite] entre les deux [lignes d'écriture], composée des titres de notre sultan selon la manière habituelle, [est] écrite en or en style (*qalam*) *muḥaqqaq* [et] bordée de noir. Au-dessus de la *ṭuġrā*, il y a un espace blanc de la largeur de 3 doigts, le même espace [est laissé] au-dessous. Pour le reste des lignes d'écriture (*suṭūr*) il y a, habituellement, une marge à droite et, entre chaque ligne d'écriture (*bayna kull saṭrayn*), [on laisse] une demi-coudée (*nisf ḏirāʿ*) d'après la coudée (*ḏirāʿ*) du tissu cairote ». (*Ṣubḥ* VII, p. 299)

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Tableau E : Règles de découpage du texte et de rédaction

La terminologie utilisée dans le tableau ci-dessous est issue de plusieurs ouvrages de diplomatique sur lesquels nous nous sommes fondée pour proposer un découpage interne du texte des missives tel qu'il apparaît dans les manuels [137]. Le texte est schématiquement divisé en trois parties : protocole d'ouverture (*iftitāḥ*), corps du texte (*matn*) et protocole de fin (*iḫtitām*) ; cette dernière partie étant celle sur laquelle nous possédons le moins d'informations [138].

Le tableau suivant doit être considéré comme indicatif. N'oublions pas, en effet, qu'un élément non mentionné par un auteur ne signifie pas forcément qu'il a disparu des règles épistolaires à un moment donné. Il peut toujours être considéré soit comme un oubli, soit comme une partie « évidente » pour le lecteur, ou peu importante, et qui ne mérite pas d'être relevée.

Pour une meilleure lisibilité, nous avons évité de citer in extenso les auteurs et nous proposons un résumé ou un abrégé de leurs indications diplomatiques. Ces indications peuvent prendre deux formes : soit une énonciation d'exemples (citations de lettres), soit une liste de principes ou règles générales.

	Ibn Faḍl Allāh al-ʿUmarī	**Ibn Nāẓir al-Ǧayš**	**al-Qalqašandī**
Invocatio (*daʿwa, taḥmīd, tamǧīd, ḫuṭba*) Formule religieuse introductive	– La *basmala*, puis une ligne de *ḫuṭba* (en-tête mongol ?). (*al-Taʿrīf*, p. 44)	– La *basmala*, puis la formule suivante sur deux lignes au centre de la page : « Par la force de Dieu – qu'Il soit exalté – et par les bons augures de la religion mahométane (*al-milla al-muḥammadiyya*). » (*al-Taṭqīf*, p. 12) – Une *ḫuṭba* (en-tête mongol ?) appropriée en chrysographie. (*al-Taṭqīf*, p. 13) – La *basmala*. (*al-Taṭqīf*, p. 13)	– La *basmala* en haut de la sixième page blanche. (*Ṣubḥ* VII, p. 299)

137. Björkman, « Diplomatique » ; Busse, « Diplomatique – Perse » et *Untersuchungen zum Islamischen Kanzleiwesen* ; Fekete, *Einführung in die Persische Paläographie* ; Reychman, *Handbook* ; Stern, *Fāṭimid Decrees*. Pour une comparaison avec la Horde d'Or, voir : Usmanov, *Žalovannye akty*, p. 183-270 et ma thèse de doctorat, *La Horde d'Or de 1377 à 1502*, p. 65-71 (Diplomatique du *yarlīġ*) ; p. 154-155 (Schéma de l'organisation formelle des *bitīk*-s). Nous avons également consulté les parties du *Ṣubḥ al-aʿšā* se rapportant à la diplomatique mais elles sont délicates à utiliser car extrêmement généralistes (al-Qalqašāndī, *Ṣubḥ* VI, p. 217-273 ; plus spécifiquement pour les lettres : p. 274-364). Nous espérons que cette méthode de découpage textuel pourra être utile à des chercheurs travaillant sur d'autres correspondances, comme point de comparaison ou point de départ.

138. Il n'y a, notamment, aucune indication en ce qui concerne le lieu de rédaction du document (*locus*/*maqām*) et l'institution chargée de la rédaction de la lettre.

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

	Ibn Faḍl Allāh al-ʿUmarī	Ibn Nāẓir al-Ǧayš	al-Qalqašandī
Intitulatio (*ʿunwān*) Adresse ou suscription : l'auteur de la lettre (le sultan) donne son nom et sa titulature	– *Ṭuġrā* en or plein comprenant les titres du sultan. – L'adresse est formée des titres du sultan jusqu'au « titre personnel » (*al-laqab al-ḫāṣṣ*), puis, d'une ou deux prières du type « que Dieu rende puissant son sultanat et élève sa position ». (*al-Taʿrīf*, p. 44, 45)	– *ʿAlāma*, puis titulature sultaniale telle que : « le sultan le plus puissant », puis le reste de la titulature habituelle en fonction de la suite. (*al-Taṯqīf*, p. 12) – *ʿAlāma* à l'ocre rouge (signature avec le nom du sultan), suivie d'une partie laudative à l'intention du sultan, entrecoupée de déclarations religieuses. (*al-Taṯqīf*, p. 13)	– *Ṭuġrā* composée des titres du sultan, écrite en or en style (*qalam*) *muḥaqqaq* et bordée de noir. Cette *ṭuġrā* doit être imprimée entre la *basmala* et la deuxième ligne d'écriture du texte. Puis, longue introduction religieuse et laudative. (*Ṣubḥ* VII, p. 299)
Inscriptio (*alqāb* et parfois également *ʿunwān*) identité du destinataire[139] contenant la titulature de celui-ci	– Une *ḫuṭba* débutant par des formules introductives (*baʿdiyya*[140]) jusqu'aux titres suivants : Son Excellence noble, haute, sultaniale, grande, *šāhinšāh*, unique, fraternelle, *qaāniale*, une telle (le titre « royal » ne doit pas être mentionné)[141] ; puis, on donne le nom du sultan destinataire et on ajoute le mot « khan ». (*al-Taʿrīf*, p. 44, 45)	– Après la *ḥamdala* et une *ḫuṭba* très brève, on insère les titres : « À l'attention de Son Excellence noble et supérieure, Son Excellence le Sultan, l'éminence, le frère utérin, le savant, le juste, le *qān*, le puissant, l'unique, *šāhinšāh*, le roi Uzbek *al-ḫan*[142], sultan de l'islam et des musulmans, unique parmi les rois et les sultans, pilier du pouvoir royal, sultan des *Muġul*-s, des *Qibǧāq*-s et des *Turk*-s, grâce des rois de son temps, soutien de la lignée de Gengis Khan, glorieux *ṭamġāǧ*[143], maître du trône et de la couronne, bras droit de ceux qui sont dans la crainte de Dieu, trésor des croyants. » (*al-Taṯqīf*, p. 12 ; deux autres propositions de titulature p. 13)	– Proposition d'*inscriptio* : « Cette lettre a été produite à l'intention de Son Altesse (*al-maqām al-ʿālī*), sultaniale, grande, fraternelle, une telle, le soutien de la religion islamique, le pilier du royaume gengis-khanide, trésor de la religion, compagnon de l'Emir des croyants – que Dieu augmente sa grandeur et rende sa justice éternelle. » (*Ṣubḥ* VII, p. 300)

139. Quand il y a un doute sur le nom du destinataire, l'adresse peut être laissée anonyme (*al-Taṯqīf*, p. 13).

140. La *baʿdiyya* correspond à un paragraphe introduit par *wa-baʿdu*.

141. « Car, pour eux, il n'a pas grande importance et il est dévalorisé » (*al-Taʿrīf*, p. 44). Le peu d'importance que les Mongols accordaient aux titres autres que « khan » ou « qāan » est également souligné par l'auteur dans son *Masālik* (III, p. 75). Cette coutume remonterait à l'époque de Gengis Khan.

142. Dans son édition, Veselý donne « *al ḫān* », qui pourrait être lu *al-ḫān* (le terme khan précédé de

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

	Ibn Faḍl Allāh al-ʿUmarī	Ibn Nāẓir al-Ǧayš	al-Qalqašandī
Salutatio (*duʿāʾ*) Brève partie de salutation concluant le protocole d'ouverture (*Iftitāḥ*) et introduisant le corps du texte	– « On lui adresse de grandes prières redondantes, dignes d'un roi et selon la respectabilité [de ce] sultan, [on ajoute] : la victoire des auxiliaires, l'éternité des jours, la diffusion des drapeaux, le soutien des soldats, la multiplication des délégations… Puis, on [lui] adresse des formules métonymiques et des déclarations sur le thème de l'amitié éternelle, la pureté de la pensée, la description des désirs, la multitude des penchants, et d'autres du même type. » (*al-Taʿrīf*, p. 44)	– « [On lui adresse] les prières de circonstance, puis la formule par laquelle on lui adresse des salutations. » (*al-Taṭqīf*, p. 12)	– « Nous lui adressons des salutations, qui [lui] sont portées par le vent du sud et qui laisseront leur empreinte au Nord… » (*Ṣubḥ* VII, p. 300)
Narratio (*naql*, *iblāġ*, *taṣrīḥ*). Le corps du texte débute par le récit ou exposé des motifs à l'origine de l'ambassade	– « On mentionne l'objectif [de la lettre], on conclut par une prière glorieuse et l'on explique [nos] besoins et les services [que l'on aimerait], on décrit nos attentes à ce sujet et on montre à quel point elles sont pressantes. » (*al-Taʿrīf*, p. 44, 45 ; variante du même passage dans *Ṣubḥ* VII, p. 295).	– « Nous nous enquérons de ses nouvelles et nous nous entretenons avec lui [pour profiter] de sa noble science. Fin » (*al-Taṭqīf*, p. 12) – Une lettre où il y aurait « grosso modo, salutation et amitiés et où l'on s'enquerrait de [ses] nouvelles… » (*al-Taṭqīf*, p. 13).	– Exemple de *narratio* : « Un long temps s'est écoulé depuis que Sa Noblesse (*al-maqām al-šarīf*) – que Dieu, qu'Il soit exalté, glorifie sa position – nous a envoyé un messager qui apaise les brûlures du désir, et nous n'avons reçu de sa part aucune lettre alléguant l'envie d'un échange [en attendant] la véritable rencontre… » (*Ṣubḥ* VII, p. 301).

l'article) ou *il-ḫān* (le titre des souverains ilkhanides). Cependant, cette deuxième proposition est la moins probable dans la mesure où la graphie se fait normalement avec un *yāʾ*. Concernant le titre ilkhan, nous renvoyons à l'article d'Amitai : « Evidence for the Early Use of the Title īlkhān », excellente synthèse sur le sujet.

143. Ce terme serait un ancien vocable turk désignant la Chine : cf. Biran, *The Empire of the Qara Khitai*, p. 34, 98-101.

AnIsl 41 (2007), p. 59-95 Marie Favereau
Comment le sultan mamlouk s'adressait au khan de la Horde d'Or. Formulaire des lettres et règles d'usage d'après trois manuels de chancellerie (1262-v. 1430).
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

	Ibn Faḍl Allāh al-ʿUmarī	Ibn Nāẓir al-Ǧayš	al-Qalqašandī
Dispositio (*amr*) Après avoir exposé le problème ayant nécessité l'envoi d'une ambassade, le sultan propose une solution (par exemple, l'envoi d'une nouvelle lettre pour reprendre contact). Cette partie se mêle souvent à la précédente. Le nom des « ambassadeurs » et la mention des cadeaux sont inclus dans cette partie.	Pas d'indication	– « Nous avons l'intention d'entamer des discussions par cette lettre et nous avons voulu commencer par ces propos introductifs (*al-muḫāṭaba*) pour qu'il [le khan] sache que notre amitié pour lui était sincère et affirmer notre union (…) Nous avons préparé [cette lettre] pour nos envoyés *x* et *y* et ceux qui les accompagnent (…), nous avons envoyé à Son Altesse (*al-maqām al-ʿālī*) – que Dieu élève sa position – avec nos messagers, maints tissus alexandrins et d'autres [encore] qui font office de cadeaux ainsi que les dons traditionnels mentionnés dans le papier [officiel] préparé en amont[144]… » (*al-Taṯqīf*, p. 15)	– « Pour communiquer [notre] lettre et rappeler [notre] loyauté, nous avons choisi Son Éminence (*al-maǧlis al-sāmī*), qui jouit de notre considération : al-amīr[145] *ḫoǧā* un tel – que Dieu, qu'Il soit exalté, l'honore – et nous l'avons chargé de salutations… » (*Ṣubḥ* VII, p. 301)
Datatio (*ta'rīḫ*) L'année, le mois et le jour de la semaine	Pas d'indication	– « À l'époque (…) de Muḥammad b. Qalawūn » : la formulation exacte n'est pas donnée. (*al-Taṯqīf*, p. 12) – « Dans les années 750 » : la formulation exacte n'est pas donnée. (*al-Taṯqīf*, p. 12) – « À l'époque de la dernière décade de *rabīʿ* I de l'année 776 » : peut-être formulation de la date telle qu'elle apparaît dans le texte de la lettre. (*al-Taṯqīf*, p. 13) – La date est mentionnée avant les formules finales. (*al-Taṯqīf*, p. 15)	– « En 812 » : la formulation exacte n'est pas donnée. (*Ṣubḥ* VII, p. 299)
Salutations ou prières finales	Pas d'indication	– La *ḥamdala*, puis la *ḥasbala*[146]. (*al-Taṯqīf*, p. 15)	Pas d'indication

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Tableau F : Quelques indications sur les méthodes de travail appliquées par les kuttāb *du* Dīwān al-inšā'

Diverses remarques, tirées des passages étudiés, permettent de reconstruire, en partie, les méthodes de travail des secrétaires affectés à la correspondance avec les souverains étrangers [147]. Ces méthodes ne recouvrent pas la dichotomie diplomatique/codicologie que nous appliquons aujourd'hui à l'étude des documents, c'est pourquoi nous avons choisi de les détailler dans une partie conclusive synthétisant les données présentes dans les tableaux A à E. Nous y ajoutons un dernier tableau (F) qui récapitule l'ensemble des assertions pouvant se rapporter à la méthodologie des *kuttāb* du *Dīwān al-inšā'* [148].

Comme nous l'avons signalé précédemment, plusieurs techniques de travail sont utilisées de manière parallèle ou complémentaire. Les auteurs distinguent en général deux types de missives : celles qui peuvent être conformes à un usage passé [149] et celles qui sont « extra-ordinaires » et isolées. Le premier travail du secrétaire étant de définir si la lettre, qu'il reçoit ou qu'il envoie, entre dans une correspondance, une série ou s'il s'agit d'un courrier unique (premier échange entre souverains, dynastie inconnue…). Ainsi, une grande partie de ses compétences reposera sur ses connaissances en géographie et politique internationales (pour rédiger correctement une lettre il faut connaître au moins le nom du souverain auquel on s'adresse [150]), aux époques passée et contemporaine d'où l'importance des chapitres consacrés à ces questions dans les manuels de chancellerie [151].

144. Ce papier (*waraqa*) correspond à la liste officielle (*ṯabat*) répertoriant tous les cadeaux envoyés par le sultan, document distinct de la lettre d'ambassade et qui avait pour fonction d'empêcher les vols.

145. Nous avons opté pour la même lecture que Tizengauzen (*Sbornik* I, « ʿIqd al-Ǧumān », p. 400) et nous n'avons pas suivi l'éditeur du *Ṣubḥ* qui donne « *al-amīn* ».

146. Formules que l'on trouve traditionnellement à la fin des documents officiels importants (al-Qalqašandī, *Ṣubḥ* VI, p. 265-266, 269-270). Voir aussi Stern (*Fāṭimid Decrees*, p. 120-121) qui montre que cette pratique, comme celle de débuter un acte par la *basmala*, est attestée à la période fatimide.

147. Pour une approche générale du métier de *kātib*, voir Martel-Thoumian, *Les civils et l'administration*, p. 133-141 (« Le kātib : entre mythe et réalité »).

148. Avant tout, rappelons que la difficulté majeure, qui empêche encore une véritable étude de cette question, réside dans le fait que ces manuels s'adressent non à des amateurs mais à des lettrés qui possèdent déjà un certain savoir. Aussi, pour bien faire, il nous faudrait deviner ou reconstruire ce premier niveau de savoir que les manuels viennent compléter. Les auteurs font souvent allusion à des conventions qu'ils ne détaillent pas car elles sont censées être connues du lecteur (cf. tableau F : « [les lettres] à l'intention du *qān*, [sont] rassemblées selon les règles en vigueur (*ḥudūd*) et organisées selon les conventions (*ʿuqūd*) comme [pour] Abū Saʿīd… » (*al-Taʿrīf*, p. 44) ou « Après vérification (*al-murāgaʿa*), on lui a donné les titres… » (*al-Taṯqīf*, p. 13). Or, pour étudier ce savoir déjà acquis, transmis oralement et par la pratique, d'autres sources que les manuels doivent être mises à contribution (récits de voyages et d'ambassades, chroniques, miniatures et illustrations, sources archéologiques, etc.).

149. Cf. Tableau F : *al-Taʿrīf*, p. 44.

150. Ce qui n'était pas toujours le cas (cf. Tableau F : *al-Taṯqīf*, p. 13). Voir également les remarques d'al-Qalqašandī critiquant Ibn Nāẓir al-Ǧayš au sujet du nom d'un khan (*Ṣubḥ* VII, p. 298-299).

151. C'est pourquoi Ibn Nāẓir al-Ǧayš précise : « On n'a correspondu avec personne de cette manière après lui » (cf. Tableau F) et, quand il n'est pas certain d'une information, il donne ses sources : « … on m'a ordonné d'écrire une lettre au *qān* Muḥammad du pays d'Uzbek, qui est le représentant (*al-qā'im maqām*) d'Uzbek, aux dires des messagers des Nobles Portes. » (cf. Tableau F).

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Pour la composition, le *kātib* cherche, avant tout, à « s'inspirer » des lettres précédentes et à reprendre un maximum d'éléments rhétoriques, excepté pour les parties du *matn* (dans les *narratio* et *dispositio*) qui doivent être adaptées aux objectifs propres à chaque courrier[152]. Pour ce faire, les auteurs utilisent toute pièce à leur disposition, que ce soit les ouvrages (voire les « papiers ») de leurs confrères et prédécesseurs ou les archives du *Dīwān al-inšāʾ*[153]. Dans le cas où il s'agit d'une correspondance inédite (arrivée d'une nouvelle dynastie, d'un nouveau souverain au pouvoir ou reprise de contact après une longue interruption), deux possibilités s'offrent au secrétaire : soit de rédiger par « analogie[154] » ; soit, pour une réponse, de s'inspirer du modèle de la lettre reçue[155]. Cette dernière « tactique » permet d'expliquer, en grande partie, l'inter-influence entre les règles épistolaires *ǧočide*-s et mamloukes. Cela permet également de comprendre pourquoi il existe des variantes au sein d'une même correspondance, le secrétaire ayant préféré copier la lettre reçue, plutôt que s'en référer à des copies archivées[156].

En ce qui concerne la « pédagogie » de ces auteurs de manuels, nous avons déjà noté que deux méthodes d'apprentissage étaient utilisées de manière concomitante : soit par le biais d'exemples, qui sont des citations de lettres rédigées par le passé, soit par l'énoncé de règles épistolaires (*ḥudūd*,*ʿuqūd*). En général, les deux principes explicatifs se mêlent à tel point qu'il est parfois difficile de se repérer entre règles et citations, d'autant plus que ces « règles » ne sont autres que des conventions d'usage issues d'« exemples ». Ces derniers n'ont d'ailleurs pas une fonction d'illustration, comme ce serait le cas dans une dissertation aujourd'hui, et peuvent précéder voire remplacer l'énoncé des règles. À ce propos, on note une évolution très nette dans le style et la pédagogie de ces trois auteurs : tandis qu'al-ʿUmarī s'attache à donner des définitions et relativement peu d'exemples, ses successeurs offrent de longues citations tirées de leur prose personnelle. Ainsi, on passe du plus concis au plus précis ; du plus théorique au plus descriptif. On s'aperçoit également que le format des lettres à l'intention des khans de la Horde d'Or est resté fondamentalement le même entre la deuxième moitié du XIVe siècle et la première moitié du XVe siècle.

152. Ainsi, lorsqu'on ordonne à Ibn Nāẓir al-Ǧayš d'écrire une lettre au khan, la seule chose qu'on lui précise est l'objectif du courrier : cette lettre doit contenir, grosso modo, salutations et amitiés et il faut s'enquérir des nouvelles du khan (cf. Tableau F).

153. Par exemple, al-Qalqašandī : « J'ai vu dans plusieurs registres (*dasātīr*), venant du *qādī* ʿAlāʾ al-Dīn Ibn Faḍl Allāh [al-ʿUmarī], qu'on écrivait [au khan] sur du brouillon (*muswadda*) afin de rédiger en arabe (*bi-l-ʿarabī*)… » (cf. Tableau F).

154. Dans ce cas, les auteurs s'appuient sur les lettres aux Ilkhans mais pas n'importe lesquelles, en général il s'agit de missives récentes (notamment adressées à Abu Saʿīd, dernier Ilkhan) : « On a écrit en arabe (*bi-l-ʿarabī*) [au khan] de la même manière qu'à l'intention du maître de l'Iran comme mentionné ci-dessus. » (cf. Tableau F) ; « L'écriture est dorée et noire selon la manière que nous avons expliquée pour la lettre d'Abū Saʿīd, de même pour l'adresse. » (cf. Tableau F). Cela pourrait signifier que les lettres ilkhanides ont été mieux conservées dans les archives. Voir également nos remarques dans « II. Trois manuels de chancellerie mamlouks » (*supra*).

155. Par exemple : « On lui écrivit [en retour] une noble missive, identique à la lettre provenant de chez lui [le khan]… » (cf. Tableau F).

156. C'est le cas de la lettre, destinée au khan Ǧānī Bek, rédigée sur du papier non-*baġdādī* (*al-Taṯqīf*, p. 12-13). Cela confirme que la correspondance avec la Horde d'Or était incomplète dans les archives mamloukes. On notera, à ce sujet, cette phrase d'al-Qalqašandī : « Cette situation [d'incertitude] vient

AnIsl 41 (2007), p. 59-95 Marie Favereau
Comment le sultan mamlouk s'adressait au khan de la Horde d'Or. Formulaire des lettres et règles d'usage d'après trois manuels de chancellerie (1262-v. 1430).
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Ibn Faḍl Allāh al-ʿUmarī	Ibn Nāẓir al-Ǧayš	al-Qalqašandī
– « [Les lettres] à l'intention du *qān*, [sont] rassemblées selon les règles en vigueur (*ḥudūd*) et organisées selon les conventions (*ʿuqūd*) comme [pour] Abū Saʿīd… » (*al-Taʿrīf*, p. 44) – « On a écrit en arabe (*bi-l-ʿarabī*) [au khan] de la même manière qu'à l'intention du maître de l'Iran comme mentionné ci-dessus. » (*al-Taʿrīf*, p. 47).	– « L'écriture est dorée et noire selon la manière que nous avons expliquée pour la lettre d'Abū Saʿīd, de même pour l'adresse. On n'a correspondu avec personne de cette manière après lui. » (*al-Taṯqīf*, p. 12) – « On lui écrivit [en retour] une noble missive, identique à la lettre provenant de chez lui [le khan]… » (*al-Taṯqīf*, p. 12) – « … On m'a ordonné d'écrire une lettre au *qān* Muḥammad du pays d'Uzbek, qui est le représentant (*al-qā'im maqām*) d'Uzbek[157], au dire des messagers des Nobles Portes. » (*al-Taṯqīf*, p. 13) – « [Lettre qui contiendrait], grosso modo, salutations et amitiés et où l'on s'enquerrait de [ses] nouvelles. » (*al-Taṯqīf*, p. 13) – « Après vérification (*al-murāgaʿa*), on lui a donné les titres… » (*al-Taṯqīf*, p. 13) – « L'adresse est [rédigée] à l'encre dorée, sans mention d'identité (*bi-ġayr taʿrīf*) ». (*al-Taṯqī*f, p. 13)	– « J'ai vu dans plusieurs registres (*dasātīr*), venant du *qādī* ʿAlā' al-Dīn Ibn Faḍl Allāh [al-ʿUmarī], qu'on écrivait [au khan] sur du brouillon (*muswadda*) afin de rédiger en arabe (*bi-l-ʿarabī*) ; puis, on a cessé (de faire cela) et on a écrit en mongol (*bi-l-muġulī*). Il [al-ʿUmarī] a dit : si on lui écrit en arabe (*bi-l-ʿarabī*), le format de la lettre qu'on lui envoie est le même que pour la correspondance avec le maître de l'Iran. » (*Ṣubḥ* VII, p. 294) – « Cette situation [d'incertitude] vient du fait que l'on a recopié [les données du *Dīwān al-inšā'*]. » (*Ṣubḥ* VII, p. 299)

Certains ont perçu dans l'alliance *Ǧočide*-s-Mamlouks le signe de la dissolution de l'Empire mongol. Il faut, en tout cas, y voir une véritable prise de position politique et le début d'un discours diplomatique indépendant de la part de la Horde d'Or. Cette « entente » perdurera, avec des coupures, jusque dans la deuxième moitié du XVe siècle. La fin progressive des relations entre les deux États est le résultat de multiples bouleversements : en particulier, le tarissement du commerce des guerriers *kipčak*-s[158] et le changement d'extraction des Mamlouks jouèrent

du fait que l'on a recopié [les données du *Dīwān al-inšā'*]. » (cf. Tableau F). L'auteur fait sans doute allusion à la période de troubles qui frappa le règne du sultan Barqūq en 791-792/1389-1390 ; période durant laquelle une partie des documents du *dīwān al-inšā'* fut vendue au poids à des marchands de papier (certaines pièces d'archives furent alors probablement résumées ou recopiées). Sur ce point, voir Bauden, « The Recovery », p. 74-75.

157. Muḥammad Pulāk ḫān (770-782/1368-1380) est, en réalité, non le « représentant » (*al-qā'im maqām*) mais le successeur d'Uzbek.

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

un rôle non négligeable dans leur éloignement. En outre, après la mort de Tamerlan, aucun ennemi commun ne viendra plus réunir les deux États. Ainsi, quand en 832/1427, une ambassade de la Horde d'Or arrive au Caire avec deux lettres, l'une en arabe, l'autre en langue *uyġur* (c'est-à-dire en turk), le chroniqueur et historien al-ʿAynī précise que cette seconde missive ne peut être lue, car « on ne trouve personne pour en déchiffrer l'écriture [159] ». Il est intéressant de noter qu'à cette date la chancellerie mamlouke n'emploie plus de traducteur, ni de spécialiste de l'alphabet mongol, ce qui montre à quel point les relations diplomatiques avec la Horde d'Or sont alors distendues.

Fort heureusement, les manuels des secrétaires de chancellerie, composés entre les années 1340 et 1410 (et utilisant des documents plus anciens), couvrent une part importante de la durée de cette alliance. Leurs auteurs nous offrent une description précise d'un certain nombre de lettres envoyées par les sultans aux khans. En comparant ces modèles épistolaires à ceux émis par la Horde d'Or, on s'aperçoit que le style (diplomatique et codicologique) de leurs missives était très proche. La raison principale découlait du fait que les *kuttāb*, pour répondre, s'inspiraient des modèles envoyés par leurs homologues [160]. On peut donc parler d'une véritable inter-influence entre les deux *Dīwān al-inšāʾ*, témoignage concret d'une circulation du savoir et des techniques de chancellerie islamiques entre l'Égypte et l'Asie centrale de la deuxième moitié du XIIIe siècle à la première moitié du XVe siècle. Durant cette période, tant dans le sultanat mamlouk que dans la Horde d'Or, on remarque que les institutions administratives se maintiennent avec une réelle stabilité malgré la discontinuité et les chaos de la succession dynastique. Les discours, que l'on perçoit à travers ces échanges épistolaires, connaissent également une certaine continuité : l'objectif de la plupart de ces courriers est de justifier ou d'interroger les silences, les ambassades manquées et les longues absences d'échange. Les pratiques diplomatiques de ces deux États s'inscrivent donc, elles aussi, dans une longue durée favorable à une évolution commune et partagée des règles de chancellerie.

158. Tarissement notamment dû aux ravages de la Mort noire et au rôle d'Edigü qui décida d'endiguer la fuite des futures élites militaires de la Horde d'Or vers le sultanat mamlouk (DeWeese, *Islamization*, p. 339-340). Cette question, qui n'a jamais été abordée de manière approfondie, ne peut être traitée dans le cadre de cet article.

159. Tizengauzen, *Sbornik*, I, « ʿIqd al-Ǧumān », p. 502.

160. Dans la partie portant sur les lettres envoyées par les souverains étrangers, al-Qalqašandī (*Ṣubḥ* VIII, p. 64-65) décrit une missive « gengis-khanide » très proche de celle dépeinte par Ibn Nāẓir al-Ǧayš (*al-Taṯqīf*, p. 12). Pour approfondir cette étude sur la similitude entre les lettres de la Horde d'Or et les lettres mamloukes, il faudrait prendre en compte toutes les missives khaniales conservées dans les *munšaʾāt*.

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Références bibliographiques

Instruments de travail

The Online Mamluk Secondary Bibliography (base de données bibliographique concernant les études mamloukes) : http ://www.lib.uchicago.edu/e/su/mideast/mamluk/

L'Encyclopédie de l'Islam, Nouvelle édition, Brill, Leiden, 1960-2005 :
« Alamūt », L. Lockhart, M. Hodgson, I, p. 363-364.
« Alān », Vasilii Vladimirovitch Barthold, trad. V. Minorsky, I, p. 364-365.
« Čaghatay (Khānat de) », Vasilii Vladimirovitch Barthold, trad. J.A. Boyle, II, p. 3-4.
« Diplomatique », Walther Björkman, IV, p. 309-316.
« Diplomatique – Perse », Heribert Busse, IV, p. 319.
« Ibn Faḍl Allāh al-ʿUmarī », K.S. Salibi, III, p. 78-82.
« Īlkhāns », Berthold Spuler, III, p. 1148-1151.
« Khaṭṭ », IV, p. 1144-1162 (principalement dans le monde arabe J. Sourdel-Thomine, p. 1144-1154 ; Turquie, Ali Arl Arslan, p. 1156-1158).
« Khʷārazm », Clifford Edmund Bosworth, IV, p. 1092-1097.
« Ḳipčaḳ », György Hazai, V, p. 128-129.
« Toḳtāmish », Devin DeWeese, X, p. 602-605.

Björkman, Walther, *Beiträge zur Geschichte der Staatskanzlei im islamischen Ägypten*, Hambourg, 1928.

Busse, Heribert, *Untersuchungen zum Islamischen Kanzleiwesen*, Le Caire, 1959.

Fekete, Lajos, *Einführung in die Persische Paläographie*, Akadémiai Kiadó, Budapest, 1977.

Reychman, Jan ; Zajączkowski, Ananiasz, *Handbook of Ottoman-Turkish Diplomatics*, trad. A.S. Ehrenkreutz, éd. T. Haąlasi-Kun, Near and Middle East Studies Columbia University, Mouton, La Hague, Paris, 1968.

Sources

Al-ʿAynī, « ʿIqd al-Ǧumān fi ta'rīḫ ahl al-islām », dans V.G. Tizengauzen (Tiesenhausen), *Sbornik materialov, otnosjaščikhsja k istorii Zolotoj Ordy*, tome 1 : *Izvlečenija iz sočinenij arabskikh*, 1884, p. 502.

Charmoy, François-Bernard, *Expédition de Timoûr-i-lènk (Tamerlan) contre Toqtamiche, khân de l'Ouloûs de Djoûtchy en 793 H. 1391 de J.-C.* [Texte imprimé] : textes arabes, persans et turks / publiés et traduits avec des notes et éclaircissements [par] François-Bernard Charmoy, Philo Press, Amsterdam, 1975 ; Réimpression de : Mémoires de l'Académie impériale des sciences de St-Pétersbourg. 6e série, Sciences politiques, histoire et philologie ; t. III (1836), t. V (1835).

Dīwān al-inšā', ms Bnf : Arabe 4439 [Traduction partielle de Quatremère dans Raschid-Eldin, *Histoire des Mongols de la Perse*, Imprimerie Royale, Paris, 1836].

Ibn ʿAbd al-Ẓāhir, *Al-Rawḍ al-zāhir fī sīrat al-malik al-ẓāhir*, éd. ʿA.ʿA. al-Ḫuwayṭir, Riyad, 1396/1976.

Ibn Faḍl Allāh al-ʿUmarī, *Masālik al-abṣār fī mamālik al-amṣār* III, Markaz Zāyid li-l-turāṯ wa-l-ta'rīḫ, Emirats Arabes Unis, 2001.

Ibn Faḍl Allāh al-ʿUmarī, *al-Taʿrīf fī al-muṣṭalaḥ al-šarīf*, Le Caire, 1312/1894-1895.

—, *al-Taʿrīf fī al-muṣṭalaḥ al-šarīf*, Dār al-kutub al-ʿilmiyya, Beyrouth, 1408/1988.

—, *A Critical Edition of and Study on Ibn Faḍl Allāh's Manual of Secretaryship « al-Taʿrīf fī al-muṣṭalaḥ al-šarīf »*, éd. Samir al-Durubī, 2 vols., al-Karak, (Jordanie), 1992.

Ibn Faḍlān, *Risālat Ibn Faḍlān*, éd. et commentaires Sāmī al-Dahān, Maktabat al-ṯaqāfat al-ʿāliyya, Beyrouth, 1987.

—, *Voyage chez les Bulgares de la Volga*, traduit de l'arabe et présenté par Marius Canard, Sindbad, Paris, 1988.

Ibn Ḫaldūn, *Kitāb al-ʿibar wa-dīwān al-mubtadā wa-l-ḫabar fī ayyām al-ʿarab wa-l-ʿağam wa-l-barbar* V, éd. Naṣr al-Dīn al-Hūrīnī, Būlāq, 1867-1868.

Ibn Ḥiğğa, *Qahwat al-inšā'*, Rudolf Veselý (éd.), *Bibliotheca Islamica* 36, Beyrouth, 2005.

Ibn Nāẓir al-Ğayš, *al-Taṭqīf fī al-taʿrīf*, éd. Veselý, Ifao, 1987.

AnIsl 41 (2007), p. 59-95 Marie Favereau
Comment le sultan mamlouk s'adressait au khan de la Horde d'Or. Formulaire des lettres et règles d'usage d'après trois manuels de chancellerie (1262-v. 1430).
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Ibn Rusteh, *Les Atours précieux (Kitāb al-aʿlāq al-nafisa)*, trad. française G. Wiet, Publications de la Société de géographie d'Égypte, Le Caire, 1955.
Kurat, Akdes Nimet, *Topkapı Sarayı Müzesi Arşivindeki Altınordu, Kırım ve Türkistan Hanlarına ait Yarlık ve bitikler*, Dil ve Tarih-Çoğrafya Fakültesi Yayınlarından. Tarih Serisi I, Burhanettin Matbaasï, Istanbul, 1940.
Muʿizz al-Ansāb, ms. Bnf : Persan 67.
al-Nasawī, Muḥammad, *Sīrat al-sulṭān Ǧalāl al-dīn Mankubirtī* X, trad. O. Houdas, Publications de l'École des langues orientales, 3e série, Paris, 1895.
al-Nuwayrī, *Nihāyat al-Arab fī funūn al-adab*, Le Caire, 1923-1955.
al-Qalqašandī, *Ṣubḥ al-aʿšā fī ṣināʿat al-inšāʾ*, Le Caire, 1918-1922 ; rééd. Le Caire, 1963-1972.
—, *Ṣubḥ al-aʿšā fī ṣināʿat al-inšāʾ*, Beyrouth, 1987.
Özyetgin, A. Melek, *Altın Ordu, Kırım ve Kazan sahasına ait yarlık ve bitiklerin dil ve üslûp incelemesi*, Ankara, 1996.
Poppe, Nikolaj Nikolaevič, « Zolotoordynskaja rukopis' na bereste », *Sovetskoe Vostokovedenie* 2, 1941, p. 81-134, 24 pls.
Tizengauzen (Tiesenhausen), V.G., *Sbornik materialov, otnosjaščikhsja k istorii Zolotoj Ordy*, tome 1 : *Izvlečenija iz sočinenij arabskikh*, St Petersbourg, 1884.
—, V.G., *Sbornik materialov, otnosjaščikhsja k istorii Zolotoj Ordy*, tome 2 : *Izvlečenija iz persidskikh sočinenij*, St Petersbourg, 1941.
Al-Yūnīnī, *Ḏayl Mirʾāt al-Zamān*, 2 vols., Hyderabad, 1955.

Études

Amitai (Amitai-Preiss), Reuven, « Evidence for the Early Use of the Title īlkhān among the Mongols », *Journal of the Royal Asiatic Society* 1/3, 3e série, novembre 1991, p. 353-361.
—, « Al-Nuwayrī as a Historian of the Mongols », dans Hugh Kennedy (éd.), *The Historiography of Islamic Egypt (c. 950-1800)*, coll. The Medieval Mediterranean 31, Brill, 2001, p. 23-36.
—, « The Resolution of the Mongol-Mamluk War », dans Reuven Amitai et Michal Biran (ed.), *Mongols, Turks and Others. Eurasian Nomads and the Sedentary World*, Brill, Leiden, Boston, 2005.
—, *Mongols and Mamluks. The Mamluk-Īlkhānid War, 1260-1281*, Cambridge University Press, 1995.
Ayalon, David, « The Great Yāsa of Chingiz Khān. A Re-examination. Pt. B », *StudIsl* 34, 1971, p. 151-180.
Bauden, Frédéric, « The Recovery of Mamluk Chancery Documents in an Unsuspected Place », in *The Mamluks in Egyptian and Syrian Politics and Society*, Amalia Levanoni et Michael Winter (éds.), Brill, Leiden, 2004, p. 59-76.
Biran, Michal, *The Empire of the Qara Khitai in Eurasian History : Between China and the Islamic World*, Cambridge, 2005.
Cahen, Claude, « La ṭuǧrā seljuḳide », *Journal asiatique* 234, 1943-1945, p. 167-172.
Déroche, François, (dir.), *Manuel de codicologie des manuscrits en écriture arabe*, Bnf, Paris, 2000.
DeWeese, Devin A., *The Kashf al-Khudâ of Kamâl ad-Dîn Husayn Khorezmî : A Fifteenth-Century Sufi Commentary on the Qasîdat al-Burdah in Khorezmian Turkic*, Ph.D. dissertation, Indiana University Bloomington, 1985.
DeWeese, Devin A., Islamization and Native Religion in the Golden Horde [Texte imprimé] : Baba Tükles and Conversion to Islam in Historical and Epic Tradition, University Park (Pa.) : Pennsylvania State University, 1994.
Ehrenkreutz, Andrew, « Strategic Implications of the Slave Trade between Genoa and Mamluk Egypt in the Second Half of the Thirteenth Century », *The Islamic Middle East : 700-1900 : Studies in Economic and Social History*, éd. A.L. Udovitch, Darwin Press, Princeton, 1981, p. 335-345.
Favereau, Marie, *Les sources de la Horde d'Or. Recension et analyse*, DEA d'Histoire médiévale (Sorbonne-Paris IV), 2000.
—, *La Horde d'Or de 1377 à 1502 : aux sources d'un siècle « sans histoire »*, thèse de doctorat en histoire médiévale (Sorbonne-Paris IV), 2004.
Gazagnadou, Didier, « Remarques sur le problème de l'origine d'une pratique des chancelleries Mamlūkes : la Ṭurra », *StudIsl* LXIV, p. 160-164.
Grigor'ev, A.P., « Oficial'nyj jazyk Zolotoj Ordy XIII-XIVvv. », *Tjurkologičeskij Sbornik 1977*, Moscou, 1981, p. 81-89.

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Haarmann, Ulrich, « Arabic in Speech, Turkish in Lineage : Mamluks and their Sons in the Intellectual Life of Fourteenth-Century Egypt and Syria », *Journal of Semitic Studies* 33, 1988, p. 81-114.

al-Ḥaǧǧī, Ḥayāt Nāṣir, *al-ʿAlaqāt bayna Dawlat al-Mamālīk wa-Dawlat Muǧul al-Qifǧaq fī al-fatra ma bayna 658-741 H/1260-1341* M, Kulliyat al-Adāb (Ǧāmiʿat al-Kuwayt), Koweit, 1981.

Humbert, Geneviève, « Le manuscrit arabe et ses papiers », *La tradition manuscrite en écriture arabe*, *Remmm* 99-100, p. 55-77.

Irwin, Robert, *The Middle East in the Middle Ages. The Early Mamluk Sultanate 1250-1382*, Londres-Sydney, 1986.

Jackson, Peter, « The Dissolution of the Mongol Empire », *Central Asiatic Journal* 32, 1978, p. 186-244.

Kotwicz, W., « Formules initiales des documents mongols aux XIIIe et XIVe s. », *Rocznik Orjentalistyczny* 10, 1934, p. 131-157.

Little, Donald P., « Notes on Aitamïš, a Mongol Mamluk », *Die islamische Welt zwischen Mittelalter und Neuzei t : Festschrift für Hans Robert Roemer zum 65. Geburtstag*, Ulrich Haarmann et Peter Bachmann (éds.), Orient-Institut der Deutschen Morganlandischen Gesellschaft/Wiesbaden, Beyrouth, 1979, p. 387-401.

Manz, Beatrice Forbes, *The Rise and Rule of Tamerlane*, Cambridge University Press, Cambridge, New York, 1999.

Manz, Beatrice, Forbes, « Mongol History Rewritten and Relived », *Figures mythiques de l'Orient musulman*, *REMMM* 89-90, p. 129-150.

Martel-Thoumian, Bernadette, *Les civils et l'administration dans l'État militaire mamlūk (IXe/XVe siècle)*, Ifead, Damas, 1992.

Islamov, R.F., *Altyn Urda hem Memlykler Misyry : jazma miras, medeni Baglanyšlar*, Matbugat Jorty, Kazan, 1998.

Pelliot, Paul, *Notes sur l'histoire de la Horde d'Or*, Paris, 1949.

Richard, Jean, « La conversion de Berke et les débuts de l'islamisation de la Horde d'Or », *Revue des études islamiques* 35, 1967, p. 173-184.

Rogers, J.Michael, « Evidence for Mamlūk-Mongol Relations, 1260-1360 », in *Colloque international sur l'histoire du Caire (27 mars – 5 avril 1969)*, Le Caire, 1972, p. 385-403.

Stern, S.M., *Fāṭimid Decrees Original Documents from the Fāṭimid Chancery*, Saber and Saber, Londres, 1964.

Spuler, Bertold, *Die Goldene Horde : die Mongolen in Russland, 1223-1502*, O. Harrassowitz, Wiesbaden, 1965.

Usmanov, M.A., *Žalovannie akti džučieva ulus*, Kazan, 1979.

Van Steenbergen, Jo, « The Amir Qawṣūn, Statesman or Courtier ? (720-741 AH/1320-1341 AD) », dans *Egypt and Syria in the Fatimid, Ayyubid and Mamluk Eras III*, U. Vermeulen et J. Van Steenbergen (éd.), *Orientalia Lovaniensia Analecta* 102, 2001, p. 449-466).

Vásáry, István « « History and Legend » in Berke Khan's Conversion to Islam », dans *Aspects of Altaic Civilization III*, D. Sinor (éd.), vol. 145, 1990, p. 230-252.

Vásáry, István, *Cumans and Tatars. Oriental Military in the Pre-Ottomans Balkans, 1185-1365*, Cambridge University Press, Cambridge, 2005.

Zakirov, Salikh, *Diplomatičeskie otnošenija Zolotoj Ordy s Egyptom (XIII-XIV vv.)*, Nayka, Moscou, 1966.

AnIsl 41 (2007), p. 59-95 Marie Favereau
Comment le sultan mamlouk s'adressait au khan de la Horde d'Or. Formulaire des lettres et règles d'usage d'après trois manuels de chancellerie (1262-v. 1430).
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

AnIsl 41 (2007), p. 59-95 Marie Favereau
Comment le sultan mamlouk s’adressait au khan de la Horde d’Or. Formulaire des lettres et règles d’usage d’après trois manuels de chancellerie (1262-v. 1430).
© IFAO 2024